N° 193 1er Octobre 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le premier regard de l'intelligence et la contemplation

« Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. »
(*Matth.*, VI, 2.)

S'il est un sujet de nature à intéresser à la fois le philosophe, le théologien et aussi les simples qui ont l'âme haute et de grandes aspirations, c'est celui du premier regard de l'intelligence sur les choses et sur la vie.

C'est de lui que nous voudrions parler ici, d'abord dans l'ordre naturel, puis dans celui de la grâce, pour montrer la valeur de ce premier regard, sa richesse virtuelle souvent méconnue et la nécessité de revenir vers lui, par une pénétration plus profonde, pour se dégager d'une complexité parfois inextricable, où l'intelligence pourrait sombrer dans le multiple au lieu de le dominer et d'en saisir le vrai sens.

Nous voudrions particulièrement noter ici la ressem-

blance qu'il y a entre le premier regard intellectuel de l'enfant et la contemplation simple du vieillard qui a découvert le vrai sens et le prix de la vie, après les épreuves et les désillusions que le temps apporte, pour nous préparer à l'éternité.

La première appréhension intellectuelle de l'être intelligible

Quand on parle du premier regard de l'intelligence, il faut d'abord noter qu'une première vue rapide et superficielle nous induit souvent en erreur, parce qu'elle porte sur quelque chose d'accidentel ou d'accessoire; c'est ainsi qu'un premier regard sur une doctrine foncièrement erronée, mais spécieuse, comme celle d'Hégel, peut nous y faire momentanément adhérer, ou encore, dans un autre ordre, à première vue, François d'Assise a pu paraître à certains un extravagant et rien de plus. Il est une première vue trompeuse. Mais il n'en est pas de même du premier regard intellectuel qui porte sur l'objet propre de notre intelligence et qui procède immédiatement de la nature de celle-ci.

La première appréhension intellectuelle porte précisément sur l'*être intelligible* des choses sensibles. Tandis que la vue atteint le réel coloré, comme coloré, l'intelligence l'atteint comme réel intelligible; de même tandis que l'ouïe atteint le réel comme sonore, et le goût le perçoit comme plus ou moins savoureux, l'intelligence le saisit comme *réel intelligible et vrai*. Elle a ainsi, à son premier contact avec les choses, une première notion confuse de l'être et du vrai; elle a de même une intuition confuse des *premiers principes universels et nécessaires* comme lois foncières du réel : « Il est impossible que

quelque chose en même temps existe et n'existe pas, soit et ne soit pas de telle nature; il est impossible qu'une chose arrive sans aucune cause, etc. » A partir de cet instant l'intelligence cherche ce qui dépasse les sens et l'imagination : *les raisons d'être* des choses, leur pourquoi, leur cause; par exemple : *la raison d'être* du mouvement d'une horloge, raison qu'aucun animal ne peut se demander. Dès ce premier contact avec le réel intelligible, notre intelligence saisit ainsi que *le vrai* c'est *ce qui est,* que le jugement vrai est celui qui est conforme au réel.

Cette vue intellectuelle d'un objet *universel et nécessaire* enthousiasma tellement Platon et ses disciples et plus tard les ontologistes, qu'ils pensèrent avoir déjà, en cette vue initiale, une intuition confuse mais immédiate de l'être de Dieu et des lois universelles et nécessaires inscrites tout d'abord dans l'essence divine. C'était confondre l'être en général avec l'être divin, ce qui conduirait au panthéisme, comme le montrent la doctrine de Parménide et chez les modernes celle de Spinoza (1).

(1) Parmi les propositions des ontologistes, rapportées dans l'*Enchiridion* de Denzinger, n° 1659-1665, on lit les suivantes : « *Immediata Dei cognitio,* habitualis saltem, intellectui humano essentialis est, ita ut sine ea nihil cognoscere possit : siquidem est ipsum lumen intellectuale. — *Esse illud,* quod in omnibus et sine quo nihil intelligimus, est *esse divinum.* — *Universalia a parte rei considerata* a Deo realiter non distinguuntur. — Congenita Dei tanquam entis simpliciter notitia omnem aliam cognitionem eminenti modo involvit. — Omnes aliae ideae non sunt nisi modificationes ideae, qua Deus tanquam ens simpliciter intelligitur. »

Saint Thomas dit, I^a, q. 5, a. 2 : « Primo in conceptione intellectus cadit ens... ; unde ens est proprium objectum intellectus, et sic est primum intelligibile, sicut sonus est primum audibile. » — Mais saint Thomas entend que notre intelligence saisit d'abord *l'être intelligible des choses sensibles* et non pas *l'être de Dieu.* C'est ce qui sépare profondément le thomisme de l'ontologisme, cf. I^a, q. 88, a 3 : « Primum quod intelligitur a nobis, secundum statum praesentis vitae, est quidditas rei materialis, quae est nostri intellectus objec-

Mais en écartant cette exagération manifeste, il reste vrai de dire que le premier regard de l'intelligence humaine sur le réel contient confusément tout le vrai que découvrira la sagesse philosophique, qui s'élèvera à la connaissance de l'Être suprême, Vérité première, qui selon la révélation s'appelle *Celui qui est* : *Ego sum qui sum* (Exode, III, 11-14).

Sur la première donnée de l'intelligence reposent les certitudes primordiales et indestructibles qui résistent à toute critique, comme l'or à tous les acides. L'important ici est de procéder méthodiquement selon l'ordre fondé sur la nature même de l'esprit et des choses.

Si l'on niait la valeur réelle de cette première donnée et du principe de contradiction et si l'on voulait résoudre le problème critique en partant, comme Descartes, *du pur « Cogito »*, celui-ci même s'évanouirait, car la valeur réelle du principe de contradiction étant mise en doute, on pourrait dire : Peut-être je suis moi et non moi, peut-être je pense et ne pense pas, peut-être je suis et ne suis pas.

Au contraire, la valeur réelle du principe de contradiction maintenue et méthodiquement défendue contre les sceptiques, comme le fait Aristote au l. IV de la Métaphy-

tum, ut multoties supra dictum est » (q. 84, a. 7 ; q. 85, a. 1 ; q. 87, a. 2, ad 2).

On ne peut dire que nous connaissons d'abord notre esprit, puisque nous définissons *la spiritualité* par *l'immatérialité* (signe que nous connaissons d'abord la matière), et nous parlons métaphoriquement de l'élévation, de la profondeur, de l'étendue de notre esprit, par analogie aux dimensions de l'espace.

De plus, si par introspection nous discernions *l'être universel* (attribuable à tout ce qui est et peut être) de notre être spirituel *individuel*, de telle façon que la notion d'être et le principe de contradiction auraient une valeur réelle et universelle, pourquoi notre intelligence ne pourrait-elle pas aussi bien *abstraire* la notion universelle d'être des choses sensibles, connues par nos sens ?

sique, il est certain que l'*absurde* (le cercle carré par exemple) n'est pas seulement *inconcevable*, mais *irréalisable* en dehors de l'esprit, irréalisable par n'importe quelle puissance que ce soit. Lorsqu'il affirme cette loi du réel, l'esprit déjà sort de lui par *la relation* qu'il a au réel extramental. De là il est conduit à admettre que « ce qui commence ou ce qui est contingent ne peut être incausé », que « le contingent incausé » est non seulement inintelligible, mais réellement impossible; de même que tout agent agit pour une fin, ou que toute action consciente ou inconsciente tend à un but.

De là l'esprit est aussi conduit à affirmer avec une certitude absolue qu'il ne peut y avoir d'*expérience* proprement dite sans *réalité existante expérimentée*; pas d'expérience interne sans réalité mentale existante (alors le *Cogito* est indestructible), pas d'expérience externe sans réalité extérieure existante, pas de sensation de résistance (distincte de l'hallucination) sans quelque chose qui résiste : « Palpate et videte, spiritus carnes et ossa non habent », comme le dit Jésus après sa résurrection. *Videte*, on ne peut véritablement *voir* ce qui n'est pas (1).

L'hallucination est à la vraie sensation ce que l'écho est au son véritable, présupposé. L'idée confuse d'hallucination suffit déjà à l'affirmer, à plus forte raison l'idée distincte, résultat de l'observation scientifique.

*
* *

Telles sont, dans l'ordre du réel possible et dans celui de l'existence, les certitudes indestructibles. On voit par là que sans le premier regard de l'intelligence sur le réel

(1) Cf. saint Thomas, I^{a}, q. 51, a. 2, et sur le *Palpate et videte*, III^{a}, q. 55, a. 6; q. 57, a. 6, ad 3.

intelligible, toute connaissance humaine, scientifique et philosophique serait impossible. Et donc la philosophie, au terme de son développement, doit revenir par réflexion sur cette première connaissance, dont elle apprécie de plus en plus la vraie valeur (1). C'est ce qui montre, selon le réalisme traditionnel, la faiblesse du nominalisme et du conceptualisme subjectiviste des agnostiques, qui, tombant dans l'excès opposé au platonisme, pensent que notre intelligence n'atteint que les phénomènes sensibles, et que les lois subjectives de la logique. Chez l'agnostique le premier regard intellectuel est obscurci, il a perdu de sa pénétration, il s'arrête à la superficie des choses. L'agnostique oublie que l'intelligence atteint dès son premier éveil sous les phénomènes *le réel intelligible*, et *les lois foncières du réel*, exprimées dans les premiers principes rationnels (2).

(1) Cf. saint Thomas, I^a, q. 79, a. 8 : « Ratiocinatio humana, secundum viam acquisitionis vel inventionis, procedit a quibusdam *simpliciter intellectis*, quae sunt prima principia. Et rursus *via judicii* resolvendo *redit ad prima principia*, ad quae inventa examinat. » La raison en est, est-il dit *ibidem*, « quia motus semper ab immobili procedit, et ad aliquid quietum terminatur ».

(2) Comme le montre saint Thomas (I^a, q. 85, a. 2), on ne peut soutenir que le premier objet connu par notre intelligence est, non pas l'être intelligible des choses sensibles, mais *l'idée d'être*. L'idée en effet n'est connue que par réflexion. Dans la connaissance intellectuelle directe, qui est la première, l'idée n'est pas à proprement parler *ce qui* est connu, mais ce *par quoi* nous connaissons la nature des choses.

L'idée est essentiellement relative à ce qu'elle représente ; par exemple à la nature de la pierre ou de la plante que nous connaissons ; et pour connaître ces réalités extramentales nous n'avons pas besoin, quoi qu'en dise l'idéalisme, *de sortir de nous*, comme un homme sort de sa chambre, il suffit que l'acte de connaître et l'idée soient une *qualité immanente essentiellement relative* à la nature de la chose extramentale. C'est cette relation essentielle que méconnaît l'idéalisme, lorsqu'il prétend que nous ne connaissons que nos idées et non le réel extramental. Il s'ensuivrait que la valeur réelle

Telle est, aux yeux du réalisme traditionnel, la valeur du premier regard de l'intelligence sur les choses, sur l'être intelligible des choses sensibles.

*
* *

Le principe de causalité nous permet dès lors de nous élever à la connaissance de l'existence de Dieu cause première. Cette élévation est même un mouvement spontané de l'intelligence de l'enfant, lorsque par exemple il contemple le firmament et les étoiles. Il ne tarde pas à saisir que les *cieux racontent la gloire de Dieu*, selon l'expression du Psalmiste (Ps. XVIII, 2). Comme le dit le livre de la Sagesse, XIII, 1-9 : « Insensés sont les hommes qui ont ignoré Dieu et qui n'ont pas su, par les biens visibles, s'élever à la connaissance de Celui qui est; ni, par la considération de ses œuvres, reconnaître l'Ouvrier... Ils sont inexcusables, car s'ils ont acquis assez de science pour

de la notion d'être et du principe de contradiction resteraient au moins douteuse.

Il s'ensuivrait aussi que nos sciences, notre physique, notre mathématique, auraient pour objet, non pas les choses, mais nos idées, et ce serait accidentellement que les choses arriveraient selon les lois découvertes par la science.

Comme nous le notions tout à l'heure, nous ne pourrions même pas dire : *Je pense, donc je suis*, car la valeur réelle du principe de contradiction étant douteuse, il faudrait dire : « Peut-être je suis moi et non moi, je pense et ne pense pas, je suis et ne suis pas. »

Il faudrait avec Descartes, pour trouver un critérium de la vérité, recourir à la véracité divine qui aurait ordonné au vrai notre intelligence; mais ce recours contiendrait une pétition de principes, car il supposerait la preuve de l'existence de Dieu qui suppose elle-même un critérium de vérité.

Enfin ce serait la destruction même du sens commun : le criminel pourrait dire à ses juges : Je suis l'auteur de cet assassinat selon les catégories subjectives de votre esprit, mais non pas selon une causalité réelle que vous ne connaissez pas.

chercher à connaître les lois du monde, comment n'en ont-ils pas connu plus facilement le Seigneur? »

La première vue de l'intelligence sur le ciel étoilé conduit à Dieu et fait entrevoir sa grandeur. Mais il arrive souvent qu'ensuite ce premier regard s'obscurcit, lorsqu'il s'arrête trop à la multiplicité des choses et à leurs détails. C'est ce qui se constate chez l'enfant, lorsqu'il doit se mettre à étudier la cosmographie, à apprendre le nom et la place des diverses constellations et des principales étoiles. Absorbé dans l'étude des détails, il voit moins l'ensemble, qu'il avait d'abord saisi d'un seul regard plein d'admiration. De même les arbres vus de trop près empêchent de voir la forêt. Mais précisément parce que l'étude des particularités fatigue, l'esprit éprouve le besoin de revenir à la vue d'ensemble qui est maintenant plus riche, plus pénétrante, plus étendue, confirmée par les expériences multiples, enregistrées dans la mémoire. Un peu de science éloigne ainsi de la richesse virtuelle du premier regard et beaucoup de science y ramène. Il en est de même dans l'ordre moral.

Le premier regard de l'intellicence sur le bien

Lorsque l'enfant arrive au plein usage de la raison, il a l'intuition simple du premier principe de la loi morale : *Il faut faire le bien et éviter le mal*, principe dans lequel toute l'éthique est virtuellement contenue. Comme le dit saint Thomas (1), « de même que le premier regard de

(1) Cf. saint Thomas, Iª IIæ, q. 94, a. 2 : « Sicut ens est primum quod cadit in apprehensione simpliciter, ita bonum est primum, quod cadit in apprehensione practicae rationis, quae ordinatur ad opus. Omne enim agens agit propter finem, qui habet rationem boni. Et ideo primum principium in ratione practica est quod fun-

l'intelligence spéculative porte sur l'*être*, celui de l'intellect pratique porte sur *le bien*. Tout agent en effet agit pour une fin, qui est un bien. Et donc le premier principe de la raison pratique est fondé sur la notion de bien; il s'exprime : il faut faire le bien et éviter le mal; c'est le premier précepte de la loi naturelle, sur lui reposent tous les autres ».

Bien des philosophes contemporains, plus ou moins captifs de l'utilitarisme des positivistes ou du subjectivisme kantien, ne voient plus l'élévation de ce premier principe. Ils n'y prennent pas garde, parce que c'est à leurs yeux une chose banale, connue de tous.

Il s'agit pourtant ici d'une vérité d'une importance souveraine, car dans l'énoncé de ce principe : « Il faut faire le bien et éviter le mal », il n'est pas question seulement du bien délectable ou utile, mais du *bien honnête, rationnel* ou *moral*, auquel nos facultés et spécialement notre volonté (appétit rationnel) sont ordonnées par l'auteur même de notre nature.

Il s'agit ici du bien honnête, qui doit être *aimé pour lui-même* (1), indépendamment de l'utilité ou de la délectation qui s'ensuivent, et alors même qu'il faudrait en mourir, qu'il faudrait se sacrifier par amour de la vérité. *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Voilà l'objet du premier regard de l'intellect pratique : le bien moral à aimer pour lui-même et plus que nous.

datur supra rationem boni, quae est *bonum est quod omnia appetunt*. Hoc est ergo primum praeceptum legis, quod *bonum est faciendum et prosequendum et malum vitandum*, et super hoc fundantur omnia alia praecepta legis naturae. »

(1) Cf. saint Thomas, Ia, q. 5, a. 6 : « Honestum dicitur quod *propter se appetitur*. » — IIa IIae, q. 145, a. 3, ad 1 : « *Honestum* dicitur quod *propter se* appetitur appetitu rationali, qui tendit in id quod est conveniens rationi. Delectabile autem propter se appetitur appetitu sensitivo. »

Voilà ce que méconnaissent généralement et l'individualisme et le communisme, qui s'opposent si violemment parce qu'ils ne s'élèvent pas à cette vue supérieure. L'individualisme ne considère guère que le bien individuel utile et délectable; le communisme n'envisage que le bien commun utile et délectable. S'il leur arrive de considérer le bien honnête, c'est seulement en tant qu'il nous apporte une perfection subjective, et non pas en lui-même en tant qu'il mérite d'être aimé pour lui-même et plus que nous, comme la vérité et la fin à laquelle est ordonnée toute intelligence et toute volonté humaine, en tous les lieux et tous les temps (1). Ce premier regard en beaucoup s'obscurcit lamentablement.

Et pourtant n'est-il pas vrai que l'individu est naturellement incliné à aimer son espèce plus que lui-même, comme le dit saint Thomas? (2) Notre-Seigneur n'a-t-il pas daigné comparer sa bonté pour nous à celle de *la poule qui rassemble ses petits sous ses ailes* (3) pour les défendre, et qui est prête à se sacrifier pour eux? Ce que l'instinct la porte à faire sans qu'elle en connaisse la finalité, l'intelligence doit nous porter à le faire en connaissance de cause. Elle doit nous porter, et elle nous porte

(1) Aristote au début de la Métaphysique (l. I, c. 1 et 2) dit que la sagesse et la vérité doivent être aimées pour elles-mêmes.

(2) I^{a}, q. 60, a. 5, ad 3^{um} : « Natura reflectitur in seipsam, non solum quantum ad id quod est ei singulare, sed multo magis quantum ad commune. Inclinatur enim unumquodque ad conservandum non solum suum individuum, sed etiam suam speciem. Et multo magis habet naturalem inclinationem unumquodque in id quod est bonum universale simpliciter. » *Ibidem*, dans le corps de l'article : « Quia omnis creatura naturaliter, secundum id quod est, *Dei est*, sequitur quod naturali dilectione etiam *Angelus et homo plus et principalius diligat Deum* (auctorem et conservatorem naturae) *quam seipsum*. Alioquin, si naturaliter plus seipsum diligeret, quam Deum, sequeretur, quod naturalis dilectio esset *perversa*, et quod non perficeretur per caritatem sed destrueretur. »

(3) Cf. Commentaire de saint Thomas, *in Matthaeum*, XXIII, 37.

à aimer la vérité et le bien moral pour eux-mêmes. C'est ce qui est hautement exprimé en une béatitude évangélique : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice* (Matth., v, 6).

Saint Thomas a une si haute idée de ce premier regard de l'intelligence sur le bien, que selon lui, si l'enfant non baptisé, nourri parmi les infidèles, en arrivant au plein usage de la raison, *aime efficacement le bien honnête pour lui-même* et *plus que soi*, il est justifié. Pourquoi? Parce qu'il aime ainsi *efficacement* Dieu auteur de la nature et souverain bien, confusément connu; amour EFFICACE qui, dans l'état de déchéance, n'est possible *que par la grâce qui élève et guérit* (1). Saint Thomas dit expressément avec une hardiesse admirable, qui est celle du génie (2) : « Lorsqu'il commence à avoir vraiment l'usage de la raison, la première chose que l'homme doit faire est de délibérer sur lui-même (*deliberare de seipso*). Et s'il ordonne sa vie à la fin véritable, au vrai bien (en aimant efficacement le bien honnête plus que soi), par la grâce il reçoit la rémission du péché originel (3). » C'est une des formes

(1) Cf. Ia IIae, q. 109, a. 3 : « Homo in statu naturae integrae dilectionem sui ipsius referebat ad amorem Dei sicut ad finem et similiter dilectionem omnium aliarum rerum, et ita Deum diligebat plus quam seipsum et super omnia. Sed *in statu naturae corruptae homo ab hoc deficit* secundum appetitum voluntatis rationalis, quae propter corruptionem naturae *sequitur bonum privatum, nisi sanetur per gratiam Dei.* »

(2) Ia IIae, q. 89, a. 6 : « Cum usum rationis habere incoeperit, non omnino excusatur homo a culpa venialis et mortalis peccati. Sed primum, quod tunc homini cogitandum occurrit, est *deliberare de seipso.* Et *siquidem seipsum ordinaverit ad debitum finem, per gratiam consequetur remissionem originalis peccati.* »

(3) Pie IX dit aussi (Denzinger, nº 1677) : « Notum nobis vobisque est, eos qui invincibili circa sanctissimam nostram religionem *ignorantia* laborant, quique naturalem legem ejusque praecepta in omnium cordibus a Deo insculpta sedulo servantes ac Deo oboedire parati, honestam rectamque vitam agunt, posse, *divinae lucis et gra-*

du baptême de désir : il y a là une mystérieuse *illumination surnaturelle*, suffisante pour *un acte de foi surnaturelle*, et il y a aussi l'infusion de la grâce sanctifiante et de la charité, sans lesquelles le péché originel ne serait pas remis (1).

Si saint Thomas n'avait pas formulé cette affirmation, bien peu de théologiens oseraient le faire. Mais elle nous montre quelle est selon lui la valeur de ce premier regard de l'intelligence sur le bien moral (*il faut faire le bien*), lorsque, *sous la grâce divine*, la volonté le suit, en aimant efficacement plus que nous le bien même et par là le Souverain Bien confusément connu.

Si ce premier regard persévère dans la suite, avec une plus grande limpidité et pénétration, malgré la multiplicité des choses à considérer, au milieu de la complexité des recherches et raisonnements; si ce premier regard persévère ainsi, en devenant plus riche, plus vécu, plus profond, alors il mérite le nom de contemplation. C'est en effet par ce *simplex intuitus veritatis* que saint Thomas définit la contemplation (2).

La contemplation, qui existe déjà dans l'ordre naturel, est comme l'âme de la recherche de la vérité et du vrai bien. Ainsi peu à peu l'intelligence passe des idées con-

tiae operante virtute, aeternam consequi vitam, cum Deus... *minime patiatur, quempiam aeternis puniri suppliciis, qui voluntariae culpae reatum non habeat.* »

(1) Cf. Jean de Saint-Tomas, les Carmes de Salamanque, Gonet et Billuart sur ce fameux article de la Ia IIae, q. 89, a. 6. — Sous l'illumination surnaturelle qui est alors donnée, il y a *un acte de foi surnaturelle*, qui adhère au moins confusément à *l'existence de Dieu auteur du salut et rémunérateur*. Cet acte essentiellement surnaturel est dit *foi implicite* par rapport aux mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation. Nous l'expliquons dans la suite de cet article.

(2) IIa IIae, q. 180, a. 6 : « Cessante discursu figitur (intelligentiae) intuitus in contemplatione unius simplicis veritatis. »

fuses de vertu, de justice, de religion, de droiture, à l'idée distincte, à la connaissance approfondie et vécue de ces mêmes objets, de cet idéal entrevu d'abord et dont la grandeur s'impose de plus en plus. Finalement, l'éthique constituée revient à son principe, au premier regard, qui est alors plus riche, plus pénétrant, plus étendu et confirmé par l'expérience de toute la vie. Alors on saisit profondément le sens et la portée du principe : « Il faut faire le bien et éviter le mal, coûte que coûte : fais ce que dois, advienne que pourra. » Qui peut mesurer la sagesse contenue en ces paroles qui se transmettent de génération en génération?

La richesse virtuelle du premier regard de l'intelligence dans l'ordre naturel nous permet d'entrevoir ce qu'il y a d'analogiquement semblable dans l'ordre de la grâce.

Le premier regard surnaturel

Dans l'ordre de la grâce, la foi infuse nous fait adhérer à la parole divine et à ce qu'elle exprime. Elle a pour motif l'autorité de Dieu révélateur et, *en adhérant* dans l'obscurité aux mystères révélés, la foi *les pénètre* et *les goûte* dans la mesure où elle est elle-même éclairée par les dons d'intelligence et de sagesse, accordés à tous les justes (1).

C'est ainsi que le premier regard surnaturel sur les mystères est un regard de foi. Sur quoi porte-t-il d'abord en principe? Sur ces deux vérités primordiales, dont parle saint Paul, lorsqu'il nous dit : « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu; car *il faut que celui qui s'ap-*

(1) Cf. saint Thomas, Ia IIae, q. 68, a. 1, 2, 5 ; IIa IIae, q. 8 et 45.

proche de Dieu croie qu'il existe et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent (1). »

Il s'agit ici, non pas seulement de Dieu auteur de la nature, mais de *Dieu auteur de la grâce* et rémunérateur suprême dans l'ordre du salut. L'Ancien Testament l'appelle : *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob;* le Nouveau Testament l'appelle : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Ce simple regard surnaturel sur la vérité divine révélée et sur les promesses divines, nous voyons qu'il a inspiré toute la vie des Patriarches et qu'il a été parfois en eux une très haute contemplation, comme lorsque Abraham, sur l'ordre de Dieu, s'apprêta à l'immolation de son fils Isaac, qui était pourtant le fils de la promesse. La foi du père des croyants, qui était déjà inébranlable, devint, après cette épreuve, de plus en plus pénétrante et féconde. De même, dit saint Paul, *c'est par la foi que Moïse tint ferme* (contre la persécution en Égypte), *comme s'il voyait celui qui est invisible* (2).

Ce regard simple, qui embrasse confusément tous les mystères du salut, fut aussi celui des bergers qui vinrent adorer le Sauveur à sa naissance à Bethléem. Comme le rapporte saint Luc, II, 8, « ils passaient la nuit aux champs, veillant à la garde de leur troupeau. Tout à coup un ange du Seigneur parut auprès d'eux, et le rayonnement de la gloire du Seigneur les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. *Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ Seigneur.* Et voici ce qui vous servira de signe : vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché

(1) *Hebr.*, XI, 6.
(2) *Hebr.*, IX, 27.

dans une crèche. » Au même instant, se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant : *Au ciel gloire à Dieu! Et sur la terre, paix aux hommes objet de la bienveillance divine!* »

L'objet de ce regard de foi, la naissance du Sauveur, qui est le terme de toutes les promesses de l'Ancien Testament, contient comme en germe tous les mystères qui seront révélés dans la suite, jusqu'à notre entrée au ciel.

Les simples fidèles et les grands contemplatifs s'abreuvent à la même source lorsqu'ils entendent dans la liturgie de Noël ces paroles d'Isaïe (IX, 5) : « La lumière brillera aujourd'hui sur nous, car le Seigneur nous est né, et il sera appelé l'Admirable, Dieu fort, Prince de la paix, Père du siècle futur, dont le règne n'aura point de fin. »

Ces mots « Dieu fort » à l'époque où ils ont été prononcés furent saisis par un *concept confus*, plus tard par un *concept distinct*, finalement par un *concept vécu*, c'est le même concept qui grandit comme une plante se développe (1).

Ce premier regard sur la vérité divine nous le retrouvons chez les premiers auditeurs du Sauveur après le Sermon sur la montagne. Comme il est dit en saint Matthieu, VII, 28 : « *Jésus, ayant achevé ce discours, le peuple était dans l'admiration de sa doctrine. Car il les enseignait comme ayant autorité*, et non comme leurs scribes et leurs pharisiens. » Cette admiration était le signe de la contemplation naissante, qui doit, avec la charité, inspirer toute notre vie.

Nous devons l'avoir nous aussi ce regard simple sur-

(1) De même dans l'évolution du dogme, par exemple de l'infaillibilité de Pierre et de ses successeurs, il y a le passage du *concept confus* au *concept distinct* et enfin au *concept vécu*.

naturel, et chaque fois que le mystère de Noël reparaît dans le cycle liturgique, ce regard devrait être plus pénétrant, plus profond. Il se porte sur l'auteur même de toutes les grâces que nous avons reçues, de toutes celles que nous recevrons, sur l'auteur de la vie, qui veut le salut de tous et qui fait tout concourir au bien dans la vie de ceux qui l'aiment et qui persévèrent en cet amour. Si ce regard durait plus ou moins latent au milieu de nos occupations et travaux, nous serions vraiment des contemplatifs. Cela se réalise chez des simples qui ont l'âme haute, chez telle sainte ouvrière dont on a écrit la vie récemment, qui chaque jour s'unissait profondément au sacrifice de la Messe, en priant et s'immolant pour les pécheurs (1). Ce simple regard fut particulièrement pénétrant en ce mendiant sublime qui s'est appelé saint Benoît-Joseph Labre, qui vécut si intimement de l'Eucharistie qu'il en était transfiguré (2).

De même ce premier regard est assez souvent donné à ceux qui entendent *l'appel divin à une vie supérieure*. Un jeune homme, qui avait oublié ce que c'était que la messe, entra un dimanche matin dans une église pendant qu'on y célébrait le saint sacrifice; il eut l'impression que quelque chose d'indéfinissable, mais d'immensément grand, se passait devant lui; puis, peu après il comprit qu'il avait la vocation religieuse et sacerdotale. Un autre, qui était israélite, eut un jour l'occasion de se venger de son plus grand ennemi, et à ce moment même il se rappela cette parole du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses,

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, juin 1934, p. 268... *Une sainte ouvrière*, par R. G.-L.

(2) Voir l'admirable abrégé de la vie de saint Benoît-Joseph Labre par Charles Grolleau, éditions Publiroc, Marseille. Ces fortes pages font vraiment revivre la physionomie spirituelle de ce grand contemplatif.

comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés » ; au lieu de se venger, il pardonna et aussitôt il reçut la foi à tout l'Évangile; il entra peu après dans l'Église catholique et devint prêtre et religieux. Toute sa vie jusqu'au dernier soupir fut inspirée par ce premier regard. Alfred de Vigny a dit : « Une belle vie est une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr » ; plus belle encore est celle qui est, jusqu'au dernier instant, la réalisation d'une inspiration divine; c'est le mystère de la prédestination des saints.

Un autre exemple du premier regard surnaturel se trouve en l'histoire de certains faits d'origine divine, comme celui de Lourdes, destinés à éclairer les simples pour les sauver. Ces faits, même dès l'origine, sont assez faciles à saisir pour ceux qui ont le cœur pur, comme Bernadette Soubirous et ceux qui la défendirent. Ils ne tardèrent pas à voir qu'il y avait là une intervention divine, ils en saisirent à des degrés divers le sens et la portée. Mais si l'on oublie ce point de vue à la fois simple et supérieur, pour s'absorber, avec une curiosité plus ou moins mêlée d'orgueil, dans l'étude des détails de ces faits matériellement pris, il se peut qu'on n'y trouve plus qu'une énigme indéchiffrable. Alors pendant que les savants dissertent à perte de vue ou proposent toutes sortes d'hypothèses, Dieu fait son œuvre sur ceux qui ont le cœur pur. Finalement une science profonde, accompagnée d'humilité, ramène à la vue d'ensemble primitive, pour la confirmer, pour reconnaître l'action de Dieu et le bien profond fait aux âmes.

L'obscurcissement du premier regard

Il arrive, hélas! assez souvent que, chez ceux qui l'ont eue, la première vue de l'esprit s'affaiblit.

Le premier regard de l'intelligence naturelle sur le *réel intelligible* et la vérité en général s'obscurcit même parfois au point que l'homme, égaré par une fausse philosophie, se persuade qu'il n'atteint plus que les phénomènes sensibles ou que les lois subjectives de la pensée.

Le regard simple de l'intelligence sur *le bien moral* à accomplir s'obnubile aussi jusqu'à sombrer dans l'utilitarisme, qui ne conserve de la moralité et de la vertu que le nom.

De même le premier regard surnaturel sur *la vie chrétienne* avait saisi de façon assez profonde la première ligne du catéchisme : « Pourquoi l'homme a-t-il été créé et mis au monde? Pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle (1). » Puis cette première vue s'obscurcit en beaucoup par la multiplicité et la complexité des choses, que l'on considère avec un cœur plus ou moins pur. Par suite des mêmes causes, en certaines âmes choisies, l'idéal de la vie religieuse ou celui de la vie sacerdotale, dont l'élévation avait été entrevue, pâlit peu à peu comme une étoile perdue au fond du ciel.

Cet affaiblissement de la vue de l'esprit provient de ce que le cœur perd de sa pureté et de sa générosité. On se met à considérer *les petits côtés des grandes choses*, et l'on voit de moins en moins *le grand côté des petits devoirs quotidiens* qui font la valeur d'un jour et d'une année. On oublie que l'heure est faite de minutes, et la minute de secondes. Et peu à peu, à la place de la simplicité primitive d'un regard déjà élevé, on trouve la complexité, prétendue savante, d'une connaissance qui décline. La pen-

(1) Saint Thomas, IIª IIæ, q. 8, a. 3, remarque que le don d'intelligence, qui est, comme celui de sagesse, à la fois spéculatif et pratique, éclaire parfois d'une façon vive notre pensée sur la fin ultime de toute la vie.

sée descend alors avec la vie; car si la vie n'est pas à la hauteur de la pensée, celle-ci ne tarde pas à descendre au niveau de la vie, en vertu du principe souvent cité par saint Thomas : *Qualis unusquisque est, talis finis videtur ei* (1). Suivant que notre volonté et notre sensibilité sont bien ou mal disposées, nous jugeons bien ou mal de la fin qu'il faut se proposer. C'est ainsi que, à la vue admirative du ciel étoilé, succède une étude matérielle, sinon matérialiste, du mouvement des astres. A la contemplation de l'idéal d'un ordre religieux tel qu'il a été conçu par son fondateur et ses grands saints, succède peu à peu une sèche nomenclature, un code ou un ensemble de lois, dont on voit moins l'esprit que la lettre. La vraie vie intellectuelle, morale, religieuse, tend alors à disparaître pour faire place à un mécanisme sans intérêt. D'où la nécessité d'une grande purification de l'esprit, encombré de mille choses inutiles. Telle fut en particulier la scolastique à son déclin, privée des vues simples et supérieures d'un saint Thomas d'Aquin; l'esprit de système y remplaçait l'esprit de synthèse, et le pédantisme avec ses fatigantes minuties faisait oublier que les vrais maîtres de la théologie avaient été de grands contemplatifs. L'intelligence perdait le sens du mystère et de l'unité, pour sombrer, soit dans la multiplicité toute matérielle des faits extérieurs, soit dans un vain formalisme, qui s'arrêtait à l'être de raison, à la forme logique de la pensée, en se détournant du réel véritable et de la vie. Le théologien cessait d'être théologien pour devenir un philosophe qui spéculait sur la foi, il devenait même parfois un simple logicien. La vie supérieure de la théologie disparaissait.

(1) Ia IIae, q. 57, a. 5 ; q. 58, a. 5.

La simplicité supérieure retrouvée avec l'expérience en plus

Si une science superficielle nous éloigne parfois de la simplicité du premier regard de l'intelligence, une science approfondie y ramène. Il faut en dire autant de l'expérience, soit superficielle, soit profonde, de la vie.

De grands astronomes, par la connaissance approfondie des lois du mouvement des astres, voient dans cette harmonie un des signes les plus éclatants de l'Intelligence suprême, qui a ordonné toutes choses. L'étude des merveilles de l'instinct des animaux conduit au même résultat.

Plus frappante encore est l'unification du savoir chez les grands théologiens, notamment chez saint Thomas. Certaines de ses œuvres très techniques, comme les *Questions disputées, de Veritate, de Potentia, de Malo*, contiennent un exposé souvent fort complexe des grands problèmes; il n'est pas rare d'y trouver au début des articles quinze difficultés dans un sens, et une dizaine en sens contraire, avant la recherche de la solution véritable. Puis saint Thomas arrive à la haute simplicité des principaux articles de la *Somme théologique*, articles qui sont comme les grands sommets d'une chaîne de montagnes qui éclairent par leurs reflets toute la chaîne. Cette simplicité supérieure est l'antipode de la simplification superficielle du vulgarisateur, c'est celle de la contemplation. Tandis que la vulgarisation reste inférieure aux recherches techniques, la contemplation d'un saint Thomas est supérieure à ces recherches. Alors son langage s'élève, se libère de la technicité; comme les grands classiques, il évite les néologismes et les archaïsmes, parce qu'il

retrouve le sens le plus profond des termes reçus, qui perdent leur banalité et prennent une actualité supérieure à celle du temps. Ces sommets de la *Somme théologique* disposent vraiment à la contemplation.

Saint Thomas lui-même arriva à la plénitude de celle-ci quand il devint incapable de dicter la fin de cet ouvrage, son chef-d'œuvre. Il ne pouvait plus descendre à la division des questions et des articles, aux trois objections qu'il avait l'habitude de formuler en chaque article pour montrer la difficulté du problème. Il dominait désormais de trop haut toute cette complexité pour y redescendre; il contemplait l'objet de ces traités en une lumière plus simple et supérieure. Alors se réalisait vraiment le principe qu'il avait souvent cité : *Quae sunt divisim in inferioribus, unitae sunt in superioribus* : Les choses qui sont divisées dans un domaine inférieur s'unissent en un point supérieur, comme les côtés d'une pyramide convergent vers un même sommet.

A la fin de sa vie saint Thomas entra dans une contemplation supérieure qui le condamna au silence. Il y eut quelque chose de semblable dans la vie de son maître saint Albert le Grand; à la fin de son existence, il ne pouvait plus vaquer qu'à la contemplation des choses divines, il vivait retiré dans sa cellule; un jour un évêque vint frapper à la porte pour interroger maître Albert sur une question, le vieux théologien répondit sans ouvrir : *Albertus mortuus est.* Il se disposait à l'autre vie.

Les grands contemplatifs, comme un saint Augustin, un saint Grégoire, un saint Bernard, un Ruysbroeck, un saint Jean de la Croix, arrivent à une très haute simplicité, pleine de vie, de charme et de douceur. Comme on l'a dit à propos de Ruysbroeck (1) : « Plus la contempla-

(1) Hello, *Introduction aux œuvres choisies de Rusbrock*, Paris, 1869.

tion est haute..., plus le regard du contemplatif est profond pour saisir dans leur abîme les misères humaines, miséricordieux pour inviter, doux pour plaindre, ardent pour aimer, tendre pour secourir. L'attendrissement grandit avec la hauteur... » La contemplation de ces saints est « plus douce que la respiration d'un enfant endormi (1) ». Quoi de plus doux et de plus simple que la respiration de l'enfant Jésus endormi dans la crèche de Bethléem !

***

Si l'unification du savoir ramène par la contemplation à la simplicité du premier regard de l'intelligence, en nous faisant découvrir les richesses qu'il contenait virtuellement, il faut dire quelque chose de semblable de l'expérience profonde de la vie chez un saint vieillard, même s'il n'a pas d'autre connaissance que celle-là.

Le vieillard qui se sanctifie de plus en plus revient en un sens à la simplicité de l'enfant. L'enfant, surtout lorsqu'il est élevé dans un milieu très chrétien, croit spontanément ce que lui disent son père et sa mère, il a confiance en eux et il les aime ; il est de même porté par la grâce à croire à la parole de Dieu que sa mère lui transmet, à espérer en Dieu et à l'aimer. Il vit déjà des vertus théologales dont on lui fait faire les actes dans la prière du matin et celle du soir. Il ne voit pas encore la nécessité des vertus morales de prudence, justice, force, tempérance.

Plus tard, en devenant homme, il s'aperçoit de la nécessité de ces vertus humaines pour traiter comme il faut avec les hommes, et il perd assez souvent de vue

(1) *Ibidem.*

l'importance supérieure des vertus théologales qui nous unissent à Dieu. C'est la complexité qui succède à la simplicité.

Le vieillard qui se sanctifie revient à cette simplicité première, mais avec une longue expérience en plus. Alors il voit de mieux en mieux ce qui était virtuellement contenu dans le premier regard de l'intelligence sur les choses et sur la vie.

On a dit qu'il y a deux êtres qui sont simples : l'enfant qui ne connaît pas encore le mal, et le saint qui a oublié le mal à force de le vaincre.

Ainsi, au-dessus des complications de l'existence, se retrouve la simplicité du premier regard par une contemplation pénétrante et enrichie de toute l'expérience d'une longue vie. C'est ce qui explique pourquoi les saints aiment les enfants et sont aimés par eux.

Le Sauveur a été enfant, et il aima très spécialement les enfants, à cause de leur innocence et de leur simplicité.

Revenons souvent à la simplicité du premier regard de la foi chrétienne, tel qu'il est exprimé par exemple dans l'Épître de saint Paul à Tite, III, 4-7, que rappelle la seconde messe de Noël... : « *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.* La bonté et l'amour de Dieu notre Sauveur se sont manifestés. Il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous faisions, mais selon sa miséricorde, par le bain de la régénération, et en nous renouvelant par le Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous abondamment par Jésus-Christ, notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous soyons héritiers de la vie éternelle, selon notre espérance en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

C'est là le simple regard sur la vérité divine, accompagné de l'intention droite ; lorsqu'il persévère au milieu

des complications de la vie, alors se réalise la parole du Maître (1) : « *Si ton œil est simple, tout ton corps sera dans la lumière* », toute ta vie sera éclairée. Cette persévérance du regard simple de la foi, qui s'enrichit de l'expérience de la vie et devient chaque jour plus pénétrant, c'est la contemplation. Elle n'est pas quelque chose d'extraordinaire comme une vision, une révélation, les stigmates. Elle est le fruit d'une grâce éminente, mais dans la voie normale de la sainteté; à certaines heures, elle a une saveur de vie éternelle, car elle est, dit saint Thomas (2), comme le prélude de la béatitude céleste.

Que sera le premier regard de notre entrée au ciel, premier regard qui ne cessera plus sur l'Essence divine elle-même immédiatement connue, sans l'intermédiaire d'aucune créature, ni d'aucune idée créée si parfaite soit-elle; regard qui nous permettra de voir d'en haut toutes choses en Dieu, comme dans leur aurore? « Vision du matin », dit saint Augustin, d'un éternel matin! Alors la simplicité primitive du premier regard naturel et celle du premier regard surnaturel sera éminemment retrouvée, et immensément enrichie. « *Oculus non vidit, necauris audivit, nec in cor hominis ascendit, quae praeparavit Deus his qui diligunt illum* : L'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur n'a pu désirer ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment » (I Cor., II, 9).

Rome, Angelico.

fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) *Matth.*, VI, 2.

(2) Ia IIae, q. 69, a. 2 : « Beatitudines evangelicae... sunt aliqua inchoatio beatitudinis aeternae. »

Le Christ, lumière des âmes

C'est bien « dans le Christ Jésus notre Seigneur, et par la foi que nous avons en lui, que nous trouvons la hardiesse de nous approcher de Dieu (1) ». Cette hardiesse, le prêtre a besoin de l'avoir plus que personne, lui qui est chargé par état de continuer la grande médiation et de travailler au rapprochement entre les hommes et Dieu. A cause de cela, il a besoin plus que personne de s'enfoncer dans le Christ Jésus et de placer toute sa foi en lui. Voilà pourquoi, plus que les simples fidèles, il doit « garder les yeux fixés sur ce Jésus qui est l'auteur et le consommateur de notre foi (2) ».

Nous avons essayé de dire (3) avec quelle grande force de réalité et avec quelle grande force de révélation le Christ se présente objectivement à la foi des chrétiens, de ses prêtres surtout. Il est pour eux le résumé de tous les mystères, la substance des choses auxquelles nous devons croire. Il leur apparaît aussi comme le fond lumineux de toutes les révélations, la divine autorité que nous devons croire. En somme il fonde et justifie dans sa haute Personnalité les deux aspects de la foi que définit l'épître aux Hébreux, car c'est bien en lui que l'on rencontre pleinement « la réalisation de ce qu'on espère et l'assurance de ce qu'on ne voit pas (4) ». Sa réalité donne corps et consistance à tout. Son autorité donne forme et raison

(1) Eph., III, 12.
(2) Hebr., XII, 2.
(3) Voir *Vie Spirituelle*, mai et juin 1935.
(4) Hebr., XI, 1.

à tout. Ainsi, le champ de notre foi est composé entièrement en Notre-Seigneur Jésus-Christ par la vérité qui est en lui.

Mais ce n'est pas seulement du dehors et objectivement que le divin Maître agit sur notre foi. C'est au dedans de nous qu'il intervient, et par tout ce qu'elle a de subjectif notre foi dépend de lui et ne peut jamais s'épanouir qu'en lui. Voilà ce qu'il faut voir.

Il y a là un aspect de la foi auquel on ne fait pas assez attention. Cependant il est essentiel autant que les précédents. Sans ce renfort intérieur la foi ne peut ni se former ni grandir. Elle est toujours un don de Dieu, une de ses grâces les plus magnifiques. Nous n'accomplirions jamais un acte de foi si Dieu ne nous donnait pour le faire la grâce actuelle, le secours approprié. Nous n'aurions jamais la vertu de foi si Dieu lui-même ne nous mettait dans les dispositions voulues pour cela et ne constituait en nous cette aptitude à croire qui est la lumière même de l'état de grâce (1). Car il est bien entendu que le vrai croyant, surtout s'il est prêtre, n'est pas seulement celui qui peut produire par intermittence des actes de foi, mais celui qui possède en permanence la vertu ou, comme on dit encore, l'esprit de foi.

Or, je veux dire maintenant que ces deux grâces, l'intermittente comme la permanente, l'actuelle et l'habituelle, s'insinuent dans l'âme du prêtre comme faisant partie de sa grâce sacerdotale et dérivant de la grâce même du Grand Prêtre. La même communication s'ac-

(1) I^{a} II^{ae}, qu. 109, art. 1. Je mets à part la foi informe, qui survit dans l'âme en dehors même de l'état de grâce. Dieu fait là encore une grande grâce. Mais cette foi n'en est pas moins une espèce d'anomalie. Si elle est une habitude de foi, elle n'est pas véritablement la vertu de foi. Dans toute la présente étude c'est donc à celle-ci, à la foi vive et vraiment formée, qu'il faut penser.

complit en toute âme sanctifiée, possédant la foi vive. C'est donc intimement que Notre-Seigneur est l'auteur et le consommateur de notre foi. Celle-ci qui est pourtant bien à nous est foncièrement son œuvre à lui. En toute vérité il peut dire à chacun de nous : C'est mon affaire que ta foi. Par le côté extérieur, que nous avons précédemment décrit, l'action du divin Maître s'exerce universellement sur tous : elle est visible dans l'Église, elle forme la société des croyants, et ce Christ est « devant les peuples comme une lumière pour les éclairer tous (1) ». Mais, par ce côté intime que nous indiquons présentement, son action est toute secrète dans l'âme d'un chacun : c'est elle qui fait la qualité du croyant, elle est infiniment touchante, et sans nul doute c'est un des principaux liens qui nous rattachent d'une manière mystique et cachée mais réelle et vitale à notre divin Chef, à ce Christ Jésus en qui nous vivons et qui vit en nous. Il est véritablement la lumière de mon âme.

***

Nos premiers pères dans le sacerdoce et dans la foi, ces saints Apôtres sur qui nous sommes fondés et dont le Christ Jésus est la pierre angulaire (2), ont eu parfaitement conscience de cette illumination intérieure. Nous pourrions en avoir la preuve par bien des exemples tirés de leur vie et par bien des aveux extraits de leurs écrits.

Ils se rendent compte que les manifestations extérieures et objectives dont ils ont été favorisés, celles mêmes qui leur ont le plus révélé le Christ dans la majesté de son mystère, ont toujours été accompagnées ou suivies d'illuminations intérieures et subjectives sans lesquelles le

(1) Luc, II, 31-32.
(2) Eph., II, 20.

grand donné révélé fût demeuré inaccepté ou incompris (1). Jésus leur donne des yeux pour voir; il leur ouvre ces yeux du cœur, dont parle saint Paul. Et ils ont la sensation très vive que cette lumière qui se fait en eux est l'œuvre même de Jésus non moins que les démonstrations qu'il daigne faire devant eux. Ils considèrent cette lumière intime comme une irradiation du Christ au dedans d'eux. Saint Paul, par exemple, bénit Dieu de ce qu' « il fait luire cette lumière dans nos cœurs pour qu'y brille la connaissance de la gloire de Dieu telle qu'elle est sur la face du Christ (2) ».

Avec une émotion profonde et encore aujourd'hui communicative, l'Apôtre se souvient du premier moment où lui-même fut envahi par cette lumière, « quand il plut, dit-il, à celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère et qui m'avait appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi (3) ». Il voit nettement que « c'est par cette lumière de foi que s'affermit en chacun de nous l'homme intérieur et que le Christ établit sa demeure au plus intime de nous-mêmes, enracinés que nous sommes et fondés dans la charité (4) ». Cette merveilleuse transformation enchante sa grande âme. Il dit à tous les fidèles : « Jadis vous étiez ténèbres, mais vous voici devenus lumière dans le Seigneur! Vivez donc en fils de lumière (5). » Il veut que cette lumière ne cesse de grandir et d'abonder en eux. Il demande que « le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, nous

(1) Dans le bel ouvrage que j'ai déjà cité, le P. Mersch en donne de frappants exemples pour saint Paul et pour saint Jean; cf. *Le Corps mystique du Christ*, I, pp. 56 et sv., 162 et sv.
(2) II Cor., IV, 6.
(3) Gal., I, 15-16.
(4) Eph., III, 16-17.
(5) Eph., V, 8.

donne cet esprit de sagesse et de révélation dans une plus parfaite connaissance de lui-même, et illumine les yeux de notre cœur (1) ».

Tout autant sinon plus que l'Apôtre des nations, le disciple que Jésus avait préféré baigne dans cette même lumière. Lui aussi voit bien distinctement que la lumière n'a cessé de grandir en son âme tout le temps de sa longue vie, et que cette lumière émane directement du divin Maître, comme elle est née jadis un après-midi au contact de ce Messie mystérieux que lui avait montré le Précurseur (2). Des révélations extérieures, saint Jean en a reçues plus que quiconque : il se dit excellemment le témoin des faits (3). Mais, plus que les autres aussi, il a éprouvé la venue mystique de Jésus et la manifestation intérieure. Le travail de réflexion et de réminiscence qui s'est opéré dans l'âme aimante du disciple trahit son auteur. Il est une preuve de ce que Jésus a promis et prédit : « Je ne vais pas vous laisser orphelins : (sans cesse) je reviens à vous. Encore un peu, et alors c'est le temps où le monde ne me voit plus, mais vous (au contraire), vous me voyez (vous me voyez plus que jamais, vous ne voyez plus que moi), car je vis et vous-mêmes vivrez. En ce jour-là vous saisirez parfaitement que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous... et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et (véritablement) je me manifesterai à lui (4). » Cette venue du Christ dans l'âme des siens s'accompagne de l'envoi du Saint-Esprit. Et saint Jean sait très bien que l'un des effets les plus clairs de cette présence de l'Esprit c'est

(1) Eph., I, 16-17.
(2) Jean, I, 35-39.
(3) I Jean, I, 1-3.
(4) Jean, XIV, 18-20.

aussi de manifester Jésus dans les esprits, d'enseigner tout ce qui le concerne, de remettre en mémoire tout ce qu'il a dit et de pousser plus avant en nous la vérité de son mystère (1).

Aussi, l'une des grandes idées de saint Jean, qui domine tous ses écrits comme elle devait certainement dominer toute son existence, c'est que « dans le Verbe était la vie et que cette vie était la lumière des hommes... cette lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point compromise (ni non plus étouffée)... ce Verbe était la véritable lumière, s'infiltrant dans le monde, éclairant tout homme... (2) ». Et, dans la pensée de saint Jean, il est manifeste que, si le Verbe s'est fait chair et s'en est venu habiter parmi nous, ce n'est que pour intensifier la diffusion de sa lumière. Et l'on comprend qu'il s'agit là, non pas seulement de la lumière que répandra la présence sensible du Verbe incarné dans sa manifestation en paroles et en œuvres, mais de celle qu'il communiquera insensiblement aux âmes et qui aura le don de les éclairer au dedans et de les faire devenir enfants de Dieu (3).

C'est évidemment dans ce sens plénier que saint Jean se remémore avec une conviction ardente certaines déclarations capitales de son divin Maître. Celle-ci par exemple : « Je suis la Lumière du monde : celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura (en lui) la lumière de la vie (4). » Ou cette autre si splendide : « Moi lumière, je suis venu dans le monde afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres (5). » Ou

(1) Jean, XIV, 25; XV, 26; XVI, 12-15.
(2) Jean, I, 4-5, 9-10.
(3) Jean, I, 12-18.
(4) Jean, VIII, 42.
(5) Jean, XII, 46.

encore cette pressante insinuation qui opère sans nul doute ce qu'elle signifie : « Marchez tandis que vous avez la lumière afin que les ténèbres ne vous surprennent pas... pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière (1). » Cela veut dire : Entrez dans la lumière, laissez entrer en vous la lumière.

Sur ce point il n'y a pas l'ombre d'une hésitation. Cette foi dans le Christ leur apparaît à tous comme une lumière qui les inonde et les transporte. « Honneur à vous, dit saint Pierre, à vous qui croyez dans le Seigneur... Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelé des ténèbres à son admirable lumière (2). » Oui, à coup sûr, le Christ Jésus, pour tous ces premiers qui ont marché dans sa lumière, n'est pas seulement un maître extérieur très éminent qui leur propose sous un jour singulièrement révélateur les sublimes secrets de Dieu; il est en même temps et par surcroît un maître intérieur qui leur ouvre l'esprit pour y déverser des clartés surhumaines et proprement divines.

A la suite de la génération apostolique, toute la sainte Église est demeurée dans cette même persuasion. Elle sait que sa foi est une lumière, la lumière de Jésus-Christ. Lorsque le Concile du Vatican veut rappeler aux chrétiens de nos jours ce côté intime et lumineux de leur foi, il ne fait que répéter le mot de saint Pierre sur « la translation des esprits dans l'admirable lumière du Seigneur (3) ». Le Christ en effet n'a jamais cessé d'accorder sa lumière

(1) Jean, XII, 46.
(2) I Pierre, II, 7, 9.
(3) Denzinger, n. 1794.

à la partie enseignante comme à la partie enseignée de son Église. Cette assistance intime explique seule la parfaite tradition de la vérité divine et la pérennité magnifique de la foi. « De même que nos idées, en nos âmes, ne sont pas inertes, vivantes qu'elles sont dans la vie de nos âmes; de même, les vérités chrétiennes ne sont pas, dans l'Église, lettre morte, imprégnées qu'elles sont de la vie du Christ, qui est à la fois Vie et Vérité... Dans le progrès de la vérité chrétienne, ce qui agit, ce qui fermente, ce qui vit, c'est la vérité chrétienne elle-même. Celui même qui est la Vérité, et qui a daigné habiter parmi nous, est aussi celui qui est la vie, et qui vit en sa doctrine. C'est sous sa pression intérieure, sous sa conduite, parfois inaperçue, à sa lumière, qui fait voir plus qu'on ne le voit que les chrétiens ont grandi dans le vrai. Au fond... il n'y a que le Christ, il n'y a que l'incarnation. Toute la vie de l'Église, toute la splendide concordance de nos dogmes, tout cela ne vient que de la vie et de l'unité du Sauveur... (1) »

S'il est une portion de la sainte Église qui doive s'inspirer au plus haut point de cette liaison à Jésus-Christ par la foi, c'est bien l'ordre sacerdotal. Le prêtre doit être par état un homme de grande foi. Toute sa vie sacerdotale est un mystère de foi. On peut dire qu'il est ordonné pour la perfection et pour la propagation de la foi. Ses fonctions l'obligent à faire des actes de foi constamment. Il lui faut une vertu éclairée, éprouvée, un profond esprit de foi. Tant de grâces ne sont possibles que dans la mesure où le prêtre se livre aux saintes influences de Jésus-Christ. S'il perd ce précieux contact ou seulement

(1) P. Mersch, *Le Corps mystique du Christ*, I, pp. 450-451. Je rappelle que cet auteur fait de la théologie positive et conclut d'après cela.

le relâche, ses actes de foi se raréfient et s'appauvrissent, sa vertu de foi diminue. Si au contraire il recherche et resserre le contact, alors toute sa foi s'intensifie et s'épanouit. Il faut en dire autant de toute âme qui veut parvenir à la perfection.

***

Le fait est là. Mais comment le concevoir? Comment nous représenter ce contact qui nous met en communication intime avec Notre-Seigneur et crée en nous la lumière de la foi? Pour répondre pleinement à cette question il faudrait tout un large et beau développement de théologie, dont je ne puis tracer qu'un esquisse (1).

Notons d'abord qu'on ne saurait concevoir ce contact spirituel avec Notre-Seigneur d'une façon qui soit trop réaliste ni, si je puis dire, trop pressante. Ce n'est pas vaguement ni de loin que ce Christ agit sur nous, c'est fortement et de très près qu'il se communique à l'intime de nous. Littéralement il nous touche l'esprit et fait pression sur nos cœurs pour nous adapter à son message, nous infuser sa lumière et nous incliner à croire. Ce n'est pas seulement comme Dieu qu'il intervient de la sorte, c'est aussi comme homme : ce n'est pas seulement sa divinité, c'est aussi sa sainte humanité qui s'insinue dans nos puissances et dans nos actes.

Voilà ce qu'il y a pour nous de plus touchant. Nous oublions trop que toutes nos grâces ont été méritées par cette sainte humanité unie au Verbe de Dieu, qu'elles ont été vécues par lui dans leur plénitude, et qu'à présent elles nous sont foncièrement distribuées et communiquées par cette vivifiante humanité. Ce n'est pas là une pieuse manière de parler, c'est une rigoureuse reconnaissance

(1) Avis aux amateurs de théologie spéculative.

de ce qui est. Les grâces créant et concernant la foi ne font pas exception : bien au contraire, en raison de leur importance primordiale pour la vie de la grâce et de leur caractère d'initiation à la vie de la gloire, elles découlent, pour ainsi dire, des profondeurs du Christ aux profondeurs du chrétien. En d'autres termes, la vertu et les actes de foi continuent dans nos âmes ce qui fut et ce qui est dans l'âme humaine de Jésus.

A cet égard cependant, tout de suite une précision s'impose. Nous savons tous que Notre-Seigneur n'a pas eu la foi : dès lors, comment peut-il donner ce qu'il n'a pas? Il est très vrai que Jésus n'a pas eu la foi. Mais il a eu ce qui lui permet de fonder et de former la foi. Dès le commencement de son existence, et ensuite à tous les instants, il a été dans sa pensée humaine le grand Voyant de Dieu ; il a été le possesseur de la lumière de gloire. Or, c'est précisément par là qu'il est si capable de constituer en nous la lumière de foi. Nous possédons en Jésus une tête si remplie de la vision de Dieu que tout le corps mystique en est illuminé. Notre Chef a en lui un très puissant foyer de lumière : il en répand la clarté dans tous ses membres. De sorte que nous avons l'esprit ouvert à ce qu'il voit et tout irradié de ce qu'il voit. Et c'est ainsi que se trouve composé en nous l'intérieur même de la foi ; c'est grâce à lui que nous avons la faculté de croire.

Voilà pourquoi la foi des vrais chrétiens, particulièrement des saints prêtres, est si sûre d'elle et si chargée de lumière. Je crois, mais ce n'est pas moi qui crois, c'est lui qui commence et s'essaie à voir en moi. Mon Seigneur Jésus, je ne me contente pas d'adhérer pleinement à tout ce que vous êtes, comme d'adhérer à tout ce que vous dites; plus au fond et plus simplement, je colle mes pensées à vos pensées, j'adhère à ce que vous voyez, je

laisse votre lumière s'insinuer dans mon âme et je m'épanouis dans la clarté qu'elle y répand; je m'attache à tout ce que voit votre grande âme.

Nous le remarquions tout à l'heure, la lumière de foi doit être considérée comme une véritable préparation, comme une sorte d'initiation à la lumière de gloire : un jour vient où le croyant se métamorphose en un voyant. Mais il me semble qu'on peut dire, en suivant la théologie la plus stricte, que d'ores et déjà toute notre lumière de foi se trouve englobée dans une lumière de gloire, celle qui est dans le Christ Jésus. Notre lumière est un rayon de sa lumière : elle en émane et elle y amène. Et voilà ce que c'est que d'être, comme dit l'Apôtre, « illuminé dans le Christ ». Voilà ce que c'est que notre foi dans son fond. Saint Thomas a donc bien raison de la définir comme « une aptitude d'esprit par laquelle la vie éternelle déjà s'ébauche en nous, et qui fait que notre intelligence adhère au monde invisible (1) ».

En formant ainsi ses croyants, ses bons prêtres surtout, par une action directe, par un contact d'esprit à esprit, Notre-Seigneur réalise et dépasse tout ce que peut souhaiter le meilleur maître. Il réussit au suprême degré « le coup du disciple ». Il pousse à une profondeur de pénétration qui n'est possible qu'à lui l'influence du maître sur l'élève. Saint Thomas a aimé de considérer la foi sous cet aspect. Pour lui, la foi c'est notre intelligence qui s'ouvre, à quelque chose de divin qui nous dépasse mais que Jésus voit. La foi, pense-t-il, nous met dans l'état d'âme d'un écolier docile et pénétrant (2). Ne pouvant se hausser tout de suite à des vues qui sont au-dessus

(1) « Fides est habitus mentis, quo inchoatur vita aeterna in nobis, faciens intellectum assentire non apparentibus. » II^a II^{ae}, qu. 4, art. 1.

(2) II^a II^{ae}, qu. 2, art. 3. *Contra Gentes*, III, 153.

de sa capacité mais que possède pleinement son maître, l'écolier met toute son application à écouter et à recevoir ce que celui-ci lui en dit, et à l'en croire : habituellement, il n'est rien de tel que cette intelligente docilité pour aider à pénétrer.

Cette façon de comprendre l'esprit de foi est conforme à ce que disait Notre-Seigneur lui-même. Un jour qui fut en effet de rude épreuve pour la foi de ses disciples, il citait ce mot des Proverbes : « Ils seront tous des écoliers de Dieu », et il ajoutait : « Quiconque a prêté l'oreille à mon Père et a reçu son enseignement vient à moi (1). » Et lui, Verbe incarné, se présentait comme celui qui fait avancer dans les esprits l'enseignement du Père : « Je vous ai fait connaître, disait-il à la fin, tout ce que j'ai entendu de mon Père (2)... Père juste, si le monde ne t'a pas connu, moi je t'ai connu et ceux-ci ont perçu que tu m'as envoyé ; et je leur ai fait connaître qui tu es et je le ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux (3)... »

Le prêtre, le chrétien, le prêtre surtout, est ainsi, dans sa foi, à l'école permanente de son divin Maître, avec cette différence que le maître ici va bien au-delà de ce que font les autres. Dans l'âme de Jésus, un esprit humain est élevé à la vue de Dieu face à face, la vue que Dieu a de lui-même y prend une expression humaine. Et Jésus est doué dans sa personne d'une telle grandeur d'être qu'il peut initier à cette vue toutes les intelligences qui se meuvent dans sa sphère et se mettent dans son rayonnement. Sa puissance de pénétration est telle qu'il a pouvoir directement sur les esprits. Ce qui revient à dire

(1) Jean, VI, 45.
(2) Jean, XV, 15.
(3) Jean, XVII, 25-26.

ceci : non seulement il les stimule, pique leur curiosité religieuse, les provoque à la recherche, les aide à s'ouvrir et reçoit leur adhésion ; mais, d'une touche à la fois divine et humaine, il les atteint, surélève leur puissance, la porte et la soutient dans les actes, la fait s'ouvrir et la fait adhérer.

Bref, on peut dire au pied de la lettre que le Christ se crée des disciples. Il se les forme et façonne de toutes pièces. Il leur infuse un esprit nouveau. Il les imbibe de sa propre lumière. Quand on y réfléchit bien, il y a là un travail immense, infiniment supérieur à la création de la lumière matérielle dans le monde des corps et même à celle de la lumière spirituelle dans le monde des esprits, car ici la lumière est plus que spirituelle, elle est surnaturelle aux esprits et proprement divine. C'est bien d'une œuvre comme celle-là que Jésus peut dire : « Mon Père agit jusqu'à présent, mais moi aussi je suis au travail (1). » Nous avons là un des côtés les plus grandioses de la croissance du Christ dans les chrétiens. Le vrai chef et père des croyants, sans aucun doute c'est lui. Nous sommes là en présence d'un phénomèns unique en son genre dans l'histoire religieuse de l'humanité et dans la vie des âmes, phénomène qu'il faut bien appeler de transfusion des esprits et des pensées. Tout le réalisme de saint Paul vient ici en explication. Cette transfusion, que suppose en nous la foi, est un véritable engendrement : le Christ se forme en nous.

***

S'il est possible, scrutons les choses encore plus à fond. Des théologiens l'ont fait. Des mystiques aussi. Les uns et les autres célèbrent à l'envi la qualité de cette péné-

(1) Jean, v, 17.

tration et de cette habitation du Christ en nous par la vertu et par les actes de la foi, d'une foi qui est bien nôtre et qui cependant emprunte tout de lui.

Si je me suis appliqué à inclure pour ainsi dire la foi des chrétiens dans la sainte humanité du Christ, ce n'est point du tout, vous le pensez bien, pour exclure la divinité qui est en lui. L'humain n'est jamais en Jésus que l'organe et l'instrument du divin. Quand donc Notre-Seigneur Jésus nous fait la grâce de la foi, ce n'est pas seulement un grand chef qui s'en vient soulever son peuple en l'éclairant d'une lumière d'en-haut et en lui donnant un esprit nouveau, c'est Dieu même qui s'installe dans les intelligences et qui les fait entrer dans son intimité. Ce surcroît de lumière qu'il verse ainsi en nous par l'influence du Verbe incarné est une participrtion à la lumière divine. Grâce à cela, Dieu se crée dans l'âme des croyants une certaine expression de lui-même qui ressemble à son Verbe éternel. Par la foi le Verbe de Dieu est en quelque sorte engendré dans les esprits.

Saint Thomas, qui ne se paye pourtant pas de mots et pèse bien tous ceux qu'il emploie, reconnaît expressément en maints passages (1) que l'habitude ou vertu de foi, c'est-à-dire l'aptitude surnaturelle à croire ce que Dieu dit sur Dieu, consiste à proprement parler dans cette lumière ajoutée à notre esprit et infusée en nous d'une manière toute divine (2). Or cette lumière est, dit-il, comme une empreinte de la Vérité première qui se grave à l'intérieur de notre intelligence (3). Par cette foi infusée

(1) Notamment dans tous ceux où il étudie la foi par son côté intérieur, vertueux et mystique, qui est celui que nous examinons présentement.

(2) « Et hoc est lumen quoddam, quod est habitus fidei, divinitus menti humanae infusum. » *In Boet. de Trin.*, qu. 3, art. 1, sol. 4.

(3) « Lumen fidei est quasi sigillatio quaedam primae Veritatis in mente. » *Ibidem.*

comme de la clarté divine dans le vif de notre esprit, nous entrons réellement dans la Vérité première, nous adhérons à elle-même à cause d'elle-même, et il se produit ainsi chez nous une certaine participation et adaptation à la connaissance que Dieu a de soi : engagés de la sorte dans le divin savoir et appuyés sur lui (1), inhérents à l'intelligence divine elle-même et, pour ainsi dire, portés par elle, nous entrons véritablement dans les vues de Dieu et nous ouvrons sur lui et sur toutes choses un regard qui ressemble au sien (2). De tous les développements que peut déterminer en nous cette divine lumière de la foi, de ceux-là surtout qui prennent la forme d'une véritable science sacrée, saint Thomas ne cesse de répéter qu'ils sont une empreinte du savoir divin (3).

Il est donc bien vrai que l'intimité de Dieu déjà se sait en nous. Il est exact que Dieu retrouve dans la foi de ses fidèles une sorte d'expression prolongée de lui-même, une reproduction de son Verbe, une continuation de son Verbe. Par conséquent, tout ce qui se rapporte dans ces effusions de grâce à l'illumination de l'intelligence, on a grandement raison de l'attribuer en propre à la personne du Verbe et de le considérer comme l'effet de la mission qu'il poursuit invisiblement parmi nous (4). Du reste, cette mission invisible se greffe, si l'on peut dire, sur l'autre, sur la mission que le Verbe a remplie visiblement. Du dehors, du dedans, de toutes parts, notre foi est donc entièrement composée et consommée en Jésus le Verbe de Dieu. Par cette foi, on ne devient pas seulement un autre homme et comme un autre Christ; mais, par un tel don, Dieu

(1) « Ita innixi divina cognitione... »
(2) *In Boet. de Trinitate*, qu. 2, art. 2, concl., sol. 7.
(3) I^a^, qu. 1, art. 3, sol. 4.
(4) I^a^, qu. 43, art. 5, sol. 1-3.

s'engendre et s'exprime en nous comme en son Fils.

A coup sûr il y a dans tout cela de hautes considérations dont je ne pense pas qu'on puisse disconvenir. Mais plusieurs croient peut-être qu'elles ne tirent pas à conséquence. Il me semble au contraire que nous ne saurions trop nous en pénétrer et que nous ne devrions pas nous en passer, nous prêtres surtout, qui avons toujours à « renverser tant de raisonnements fallacieux et toutes les prétentions qui s'élèvent contre la connaissance de Dieu », et qui nous faisons une constante obligation de « plier toute pensée à l'obéissance au Christ » (1). Prenons conscience à fond des liens qui nous unissent à notre Christ dans la foi que nous avons en lui. Cette foi même en pourrait être extraordinairement intensifiée dans tous ses actes. Mais ceci ferait la matière d'un autre discours : j'en ai posé les principes, je propose seulement qu'on y réfléchisse dans la lumière même de ce cher Sauveur, et souverain Pontife de notre foi.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

(1) II Cor., x, 5.

Les degrés de la vie spirituelle d'après le Père Chevrier

La transformation en Jésus-Christ, but unique de toute la spiritualité pradosienne, ne se réalise pas en une fois; il faut passer par plusieurs étapes avant d'arriver à l'union consommée du disciple avec son Maître : « Perfectus erit, si sit sicut Magister ejus (1). »

Quelles seront ces étapes? Ici, le P. Chevrier s'écarte de la distinction traditionnelle des trois voies, voie purgative, voie illuminative, voie unitive; il se place à un autre point de vue et distingue trois degrés qui sont la Crèche, le Calvaire et le Tabernacle.

Ces trois degrés sont représentés d'une façon saisissante dans le tableau sacerdotal que l'on appelle le tableau de Saint-Fons (2). Ce tableau ne doit pas être présenté comme une liste de vertus à pratiquer simultanément, mais il contient trois étapes que l'on doit parcourir successivement. Voici à ce sujet la pensée très nette du P. Chevrier :

> Pour m'initier à la voie de la perfection, il m'expliqua, dit un témoin du procès de béatification, qu'elle était renfermée tout entière dans ces trois phases de la vie de Notre-Seigneur, la Crèche, le Calvaire et le Tabernacle. La

(1) Luc, VI, 40.

(2) Le tableau de Saint-Fons, dont nous donnons ici la reproduction, a été tracé de la main du P. Chevrier dans une maison de retraite sise à Saint-Fons, près de Lyon, où il aimait à aller se recueillir, et où il conduisait ses séminaristes pour leur communiquer ses idées sur le sacerdoce. Cf. *V.N.*, p. 449-456.

Crèche, préparation par le dépouillement et l'esprit de pauvreté; le Calvaire, renoncement à tout en ce monde, immolation; le Tabernacle, consommation de la sainteté dans l'amour parfait... et il ajoutait : « Tout le monde n'arrive pas au deuxième degré et bien peu s'élèvent jusqu'au troisième (1). »

Sacerdos alter Christus

Verbum caro factum est et habitavit in nobis

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis

CRÈCHE *Pauvreté*		CALVAIRE *Mort à soi-même*		TABERNACLE *Charité*	
PAUVRE	HUMBLE	MOURIR	S'IMMOLER	DONNER	DONNER LA VIE
dans le logement,	d'esprit,	à son corps,	par le silence,	son corps,	par sa foi,
le vêtement,	de cœur,	à son esprit,	la prière,	son esprit,	sa doctrine,
la nourriture,	vis-à-vis :	à sa volonté,	le travail,	son temps,	ses paroles,
les biens,	de Dieu,	à sa réputation,	la pénitence,	ses biens,	ses prières,
le travail,	des hommes,	à sa famille,	la souffrance,	sa santé,	ses pouvoirs
le service.	de soi-même.	et au monde.	la mort.	sa vie.	ses exemples
Plus on est pauvre, plus on s'abaisse, plus on glorifie Dieu, plus on est utile au prochain. Le prêtre est un homme dépouillé.		Plus on est mort, plus on a la vie, plus on donne la vie. Le prêtre est un homme crucifié.		Il faut devenir du bon pain. Le prêtre est un homme mangé.	

Mais il est évident que chacun de ces degrés n'est pas exclusif; il est seulement marqué par une prédominance; il faut donc appliquer aux trois degrés de la vie spirituelle d'après le P. Chevrier ce qui a été dit, bien des fois, au sujet de la doctrine des trois voies. Ainsi, au début de la vie spirituelle, il faut s'appliquer principalement à imiter Notre-Seigneur dans ses vertus de pauvreté et d'humilité, mais, en même temps, on commencera à s'exercer au renoncement et à l'immolation de soi-même ainsi qu'à la charité et au dévouement envers le prochain. Au deuxième degré, l'imitation du Sauveur crucifié est au premier rang des préoccupations du disciple de Jésus, mais ce ne sera pas au préjudice de la pauvreté ni de la

(1) *E. V.*, p. 248.

charité. Enfin, l'amour parfait, caractéristique du troisième degré, suppose évidemment que l'on continue à pratiquer fidèlement les vertus de la Crèche et du Calvaire. Dans l'Eucharistie, Jésus n'apparaît-il pas comme dépouillé de toute gloire et de tout bien, et ne nous rappelle-t-il pas le souvenir de sa Passion (1)?

Nous allons donc parcourir successivement les trois étapes par lesquelles l'âme doit passer pour arriver à la perfection qui est la transformation d'elle-même en Jésus-Christ sous l'influence de l'Esprit-Saint.

Dans la première étape, à la Crèche, on remarque le titre *Pauvreté*, les deux petites colonnes du tableau, qui sont surmontées par ces mots *pauvre*, *humble*, enfin l'inscription placée au dessous : *Le prêtre est un homme dépouillé*. On peut distinguer, en effet, deux sortes de dépouillement : le dépouillement des biens extérieurs, qui est la pauvreté proprement dite, et le dépouillement de toute gloire, vis-à-vis de Dieu, du prochain et de soi-même, qui est l'humilité.

« La pauvreté est la première vertu que Notre-Seigneur nous montre en venant en ce monde (2). » Ce motif est suffisant pour le P. Chevrier : il placera donc la pauvreté à la base de la vie spirituelle, et dans une prière adressée à l'Enfant-Jésus, il dira :

(1) Le Père Chevrier fait coïncider le troisième degré de la vie spirituelle avec l'oraison mystique, cf. *S. O.*, t. I, p. XXIII, mais il n'établit pas de parallélisme entre les deux premiers degrés d'oraison et les deux premières phases de la vie spirituelle du disciple de Jésus. Le premier degré d'oraison convient aux enfants et aux fidèles peu instruits des choses de la religion; le deuxième degré est celui qui convient aux âmes « qui désirent connaître davantage Notre-Seigneur et s'unir à lui par la pratique des vertus plus parfaites » (*Ibid.*, p. XXII).

(2) *E. V.*, p. 370.

Si vous naissez ainsi pauvre, ô divin Enfant Jésus, c'est pour m'apprendre que le premier pas dans la vie parfaite est la pauvreté. Je l'embrasse donc avec joie et amour cette belle vertu de pauvreté et je veux en faire ma vertu préférée. Puisque c'est par elle que vous venez à moi, c'est aussi par elle que je veux aller à vous (1).

Le P. Chevrier veut être un autre Christ. Il devra donc être pauvre comme son Maître. Il ouvre l'Évangile et recueille soigneusement tous les exemples de Jésus. Voici ces litanies de la pauvreté :

Ce que je demande de vous, je l'ai pratiqué moi-même.
J'ai voulu être pauvre.
J'ai choisi des parents pauvres.
Je suis né comme un pauvre.
La pauvreté a été mon signe, mon caractère distinctif.
J'ai vécu comme un pauvre.
J'ai travaillé comme un pauvre.
Je me suis mis au rang des pauvres.
J'ai souffert comme un pauvre.
J'ai enduré comme un pauvre.
J'ai manqué d'abri comme un pauvre.
J'ai demandé comme un pauvre en exil.
Je me suis conduit comme un pauvre.
Je me suis humilié comme un pauvre.
J'ai eu faim comme un pauvre.
J'ai eu soif comme un pauvre.
J'ai été nu comme un pauvre.
Je suis mort comme un pauvre.
Et tout cela parce que je l'ai voulu (2).

Cette énumération peut paraître sèche; dans l'âme du P. Chevrier elle était lumière et vie, et il se sentait porté irrésistiblement à reproduire en lui ce qu'il contemplait dans son Maître bien-aimé.

Mais le P. Chevrier n'est pas uniquement préoccupé

(1) *E. V.*, p. 371 ; cf. *S.O.*, t. I, p. 55-57.
(2) *V.D.*, p. 388.

de sa sanctification personnelle; c'est un apôtre qui veut, à tout prix, convertir les masses populaires qui ont apostasié; et il est persuadé qu'il trouvera en Jésus même la méthode qu'il doit suivre.

Pour sauver quelqu'un, il faut d'abord se mettre à son niveau et le relever. C'est pourquoi le Verbe s'est fait chair; c'est pourquoi il s'est abaissé, tant qu'il a pu, jusqu'aux extrêmes limites de la pauvreté, afin que personne ne pût lui dire : « Vous n'êtes pas descendu jusqu'à moi. » Le P. Chevrier veut, à la suite de son Maître, renoncer à toutes les petites facilités qu'il pourrait avoir dans une vie *bourgeoise*; il veut se dépouiller, autant qu'il est humainement possible, afin de se rendre plus apte à convertir les pauvres. Il écrit ces lignes suggestives : « Ce sera par le détachement et la pauvreté que nous retrouverons notre place dans le cœur des peuples (1). » — « Le prêtre, disait-il encore, doit être le consolateur, l'ami des pauvres; mais pour que les pauvres puissent l'approcher sans crainte, il doit se faire pauvre comme eux (2). »

Le P. Chevrier voit donc dans la pratique de la pauvreté évangélique le moyen radical de n'être pas taxé de « *bourgeois* », le moyen, par conséquent, d'avoir accès auprès des classes laborieuses que l'on a dressées contre toute bourgeoisie.

Si le prêtre n'est plus un *bourgeois*, l'ouvrier viendra plus facilement à lui, mais l'accusation de « *bourgeois* » n'est pas la seule que le peuple adresse au clergé; d'une manière générale, il ne croit ni au désintéressement ni à la sincérité du prêtre. Pour la grande majorité des ouvriers, le « curé », c'est un homme qui exerce un métier. Le *métier de curé* consiste à tirer de la religion tous les bénéfices possibles, bénéfices d'argent et bénéfices de domination. De fait, la plupart des ouvriers ne voient guère

(1) *V. D.*, p. 290.
(2) *E. V.*, p. 444.

le prêtre qu'au moment du baptême, du mariage et des enterrements, et chaque fois il faut payer (1).

D'autre part, ils estiment le prêtre trop intelligent pour qu'il puisse croire aux « histoires » qu'il prêche, et ils le prennent pour un exploiteur. Au fond, le jugement qu'ils portent sur le prêtre est semblable à celui que beaucoup de catholiques portent, eux aussi, sur les dirigeants socialistes multimillionnaires.

Alors, que faire? Le P. Chevrier a regardé Jésus, et Jésus s'était fait pauvre. Le P. Chevrier se fera donc pauvre à la suite de Jésus, mais pauvre d'une façon extrême afin de forcer les gens à croire à sa sincérité et à son désintéressement.

Il décrivait avec enthousiasme l'arrivée d'un prêtre pauvre au milieu de sa paroisse :

> Mes enfants, disait-il aux élèves de son école cléricale, comme ce serait édifiant pour les fidèles de voir arriver au milieu d'eux un prêtre ayant un mobilier comme les pauvres de la paroisse! Quel grand sujet d'édification si on lui voyait acheter deux tréteaux, trois planches, un peu de paille pour en faire son lit! Que ce prêtre ferait de bien, si, par son dévouement, il faisait toucher du doigt à ses paroissiens qu'il n'a de ressources que pour les pauvres, de santé et de vie que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes (2).

Et il n'hésitait pas à s'écrier : « Oh! que le Bon Dieu a besoin de bons prêtres pauvres (3). »

Mais il ne suffit pas que le peuple vienne au prêtre, qu'il croie à son désintéressement et à sa sincérité, il faut encore qu'il se convertisse, qu'il cesse d'adorer l'argent et qu'il adore le vrai Dieu. Et là encore, le P. Chevrier a vu en Jésus le modèle à imiter pour travailler plus effi-

(1) *V. D.*, p. 290.
(2) *E. V.*, p. 377.
(3) *L.*, p. 54.

cacement au salut des âmes. Jésus s'est fait extrêmement pauvre, et à cause de son extrême pauvreté il a pu être écouté lorsqu'il a maudit les richesses, et lorsqu'il a dit : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent (1). » Sa conduite parlait encore plus fort que sa parole.

Écoutons maintenant son disciple :

> Aujourd'hui, plus que jamais, il faut être pauvre pour lutter contre le monde, contre les jouissances terrestres... Le prêtre ne doit pas suivre le monde, il doit aller devant et être son maître pour l'arrêter et le conduire... Le luxe et le bien-être aujourd'hui perdent le monde, à nous d'agir autrement et de donner au monde des exemples tout opposés aux siens. Plus le monde aime le luxe, la richesse, plus nous devons aimer la pauvreté... Il faut que le monde voie nos œuvres, il faut l'entraîner, l'étonner par nos paroles et surtout par nos exemples (2).

Il disait aussi en commentant la parole de saint Paul : *Spectaculum facti sumus mundo :*

> Il faut se donner soi-même en spectacle au monde, en logeant dans une étable, en vivant sur une croix, et en se laissant manger tous les jours comme Jésus-Christ ; alors on convertira le monde (3).

Puisque la pauvreté a, dans la spiritualité pradosienne, une fonction apostolique aussi nettement déterminée, elle devra, pour être adaptée à son but, être différente de la pauvreté, telle qu'elle est généralement pratiquée dans les congrégations religieuses, où on la considère plutôt en fonction de l'obéissance. Il est défendu au religieux de rien avoir sans permission ; mais cette pauvreté est compatible avec une certaine aisance qui n'exclut pas nécessairement le superflu. Pour le P. Chevrier, la pauvreté sera la sainte pauvreté de Notre-Seigneur Jésus-

(1) Mt., VI, 24.
(2) *E. V.*, p. 374.
(3) *V. D.*, p. 189.

Christ, une pauvreté extrême par conséquent; elle devra être telle que le prêtre puisse être au rang des plus pauvres; elle devra être telle, même au point de vue extérieur, qu'elle soit un étonnement pour ceux qui la regardent. A ce degré évidemment, elle ne peut exister sans apporter avec elle une privation et une gêne; c'est pourquoi le P. Chevrier n'hésite pas à dire : « Là où il n'y a pas à souffrir quelque chose, il n'y a pas de véritable pauvreté. La véritable pauvreté est une souffrance (1). » Et il s'encourage lui-même en se rappelant l'exemple de Jésus et la fécondité spirituelle de la pauvreté :

> Il (Jésus) n'a eu pour maison qu'une étable, pour lit qu'un peu de paille, pour parenté que des pauvres, et pour mourir qu'une rude croix, et il disait : « Quand je serai élevé sur la croix, j'attirerai tout à moi. » Ce n'est donc pas par le luxe et la grandeur qu'il a attiré le monde, mais par la pauvreté et la souffrance (2).

On comprend ainsi les règles minutieuses portées par le P. Chevrier en ce qui concerne la pauvreté dans le logement, dans le vêtement, dans la nourriture, dans les biens, dans le travail et dans le service. Il a constamment les yeux fixés sur Jésus et sur les véritables pauvres, et il se répète sans cesse : « Quel droit ai-je donc d'être mieux logé, mieux nourri, mieux vêtu que Jésus-Christ, que les apôtres, que les pauvres du Bon Dieu? (3) » Par conséquent, en toutes choses, il se contentera du nécessaire, et, en cas de doute, il aura pour principe : « Il vaut mieux rester en deçà que d'aller au delà, il vaut mieux souffrir que d'être à l'aise (4). » Aussi, tout en assurant rigoureusement l'ordre et la propreté, car il y tenait beaucoup, il évitera soigneusement tout ce qui sent le luxe et le bien-être, tout ce qui peut contenter la

(1) *V. D.*, p. 262.
(2) *V. D.*, p. 263.
(3) *V. D.*, p. 261.
(4) *Ibid.*

vanité ou l'amour-propre, tout ce qui sent le bourgeois, la commodité, le confortable. Il faut, en un mot, que tout respire la simplicité, la pauvreté et la souffrance de l'étable (1).

Mais la pauvreté ainsi comprise n'engendrera-t-elle pas un sentiment de tristesse, de lassitude d'âme, de dégoût même? Sans doute il faut redire, au sujet de la pauvreté, les paroles de Jésus : « *Non omnes capiunt verbum illud* (2) », mais, pour ceux qui ont compris, elle est une cause de joie profonde. Qui donc ignore l'enthousiasme du saint François d'Assise pour Dame Pauvreté? On trouve le même élan dans le P. Chevrier. Il est Lyonnais, sans doute, et il n'aura pas les accents d'un habitant de l'Ombrie, mais quand il s'agit de sa vertu favorite, il ne peut taire son amour.

Les vieux murs du Prado lui parlaient; il y voyait une force évocatrice, il les trouvait beaux parce qu'ils lui racontaient Jésus :

> Quand on a la pauvreté sous les yeux, disait-il, avec sa gêne et ses privations, on peut plus facilement imiter Notre-Seigneur et baiser ces murs grossiers et ce pavé défoncé qui nous représentent l'étable de Bethléem. Là, on n'aime rien que Jésus, parce qu'il n'y a que lui seul qui se présente à nos regards et rien pour nous distraire (3). — Oh! oui, ajoutait-il, comme la pauvreté est aimable, et plus une maison ressemble à l'étable, mieux on s'y trouve, l'amour fait tout aimer. Oh! si les hommes connaissaient ce trésor, ils ne prendraient pas tant de peine pour bien se meubler, se caser, s'arranger (4).

Hélas! ils ne sont pas nombreux sur la terre, les hommes qui connaissent la beauté de la pauvreté. Le P. Chevrier trouvait qu'autour de lui l'ardeur n'était pas assez grande, et il aurait voulu, nous disent ses contemporains,

(1) *V. D.*, pp. 256 et sq., passim.
(2) Mt., XIX, 11.
(3) *L.*, p. 210.
(4) *Ibid.*

communiquer à tous la sainte passion de la pauvreté (1).

Le prêtre pauvre lui paraissait magnifiquement beau grâce à la liberté, à la puissance et à la ressemblance plus parfaite avec Jésus qu'il avait acquise en se donnant à la pauvreté. Beauté de la pauvreté! Beauté du prêtre pauvre! Le P. Chevrier a voulu les chanter à sa façon. Voici d'abord son éloge du prêtre pauvre :

Qu'il est beau cet homme de Dieu, dont les pieds touchent à peine la terre! *Quam pulchri pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*... Quelle liberté, quelle puissance donne au prêtre cette sainte et belle pauvreté de Jésus-Christ! Quelle force il acquiert pour lutter contre les vices du monde! Quel exemple il est pour le monde, ce monde qui ne travaille que pour l'argent, qui ne pense qu'à l'argent, qui ne vit que pour l'argent! Et à côté de ce monde matériel, sensuel, un homme tout spirituel, qui ne vit pas pour la terre, qui méprise l'argent et les biens d'ici-bas... qui donne à quiconque demande, qui se contente du strict nécessaire, qui ne demande rien à personne, qui ne travaille que pour Dieu seul,... et qui s'abandonne entre les mains de la divine Providence.

Qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est admirable, cet homme! Et comme le monde doit se retourner en le voyant et admirer en lui la puissance de la foi, de l'amour et de la confiance en Dieu. Où sont-ils ces hommes? Ils feront des choses admirables, dit la Sagesse.

Voici maintenant l'invocation à la pauvreté :

O Pauvreté, que tu es belle! Jésus-Christ, mon Maître, te trouve si belle qu'il a voulu t'épouser en descendant du ciel, qu'il a fait de toi la compagne de sa vie et qu'il a voulu mourir avec toi sur la croix.

Enfin la prière au Christ :

Donnez-moi, ô mon Maître, cette belle pauvreté : que je la cherche avec sollicitude, que je la prenne avec foi,

(1) *E. V.*, p. 439.

que je l'embrasse avec amour, pour en faire la compagne de toute ma vie, comme saint François, mon père, le vrai pauvre de Jésus-Christ, et que je puisse mourir avec elle, sur un morceau de bois, comme mon Maître (1).

On peut donc conclure, comme le fait M. Pourrat dans son *Histoire de la spiritualité* : « Il y a de frappantes ressemblances entre le vénérable P. Chevrier et saint François d'Assise... tous deux se font remarquer par un amour passionné pour la pauvreté (2). » Ce fut certainement leur vertu de prédilection, celle qui apparaissait le plus extérieurement. On peut donc dire que la pauvreté évangélique est vraiment la caractéristique du Prado. Bien qu'elle-même ne s'explique que par l'amour de Jésus et des pauvres, elle a été portée à un tel degré et elle a pris une telle importance dans la spiritualité et l'apostolat pradosien qu'elle doit toujours en rester la marque distinctive. Aussi le P. Chevrier ne craignait rien tant que de voir la pauvreté s'éloigner de son œuvre : « Notre Prado durera, disait-il, tant qu'il conservera son esprit d'humilité et de pauvreté, mais malheur à lui s'il venait à s'en écarter; la charité ne lui survivrait pas longtemps (3). »

Le P. Chevrier parle de l'esprit de pauvreté et d'humilité qui doit toujours rester au Prado. En effet, ces deux vertus sont vraiment des sœurs, comme disait saint François d'Assise, en ce sens qu'il ne peut y avoir de pauvreté vraie sans humilité : « La pauvreté extérieure, disait le P. Chevrier, exige l'humilité, découle de l'humilité d'esprit et de cœur. Sans cela, elle ne serait qu'une hypocrisie (4). » D'autre part, l'humilité est le couronnement de la pauvreté : « L'humilité, a-t-on dit, c'est la pauvreté parfaite. » En effet, la pauvreté, pour être par-

(1) *V. D.*, p. 302.
(2) T. IV, p. 595.
(3) *V. N.*, p. 558.
(4) *V. D.*, p. 544.

faite, exige qu'on se dépouille de tous les biens extérieurs sans exception, et parmi ces biens, il faut compter non seulement les biens matériels, mais encore la réputation que l'on a dans la pensée des autres.

Le P. Chevrier veut donc que le vrai disciple de Jésus sache se dépouiller de toute gloire vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis du prochain et vis-à-vis de soi-même. Il le veut tout d'abord parce que Jésus-Christ l'a voulu ainsi. Le Christ s'est anéanti lui-même; il s'est dépouillé de la gloire qu'il avait auprès de son Père, et, pendant toute sa vie, il nous a montré qu'il était vraiment humble de cœur.

Mais le fondateur du Prado veut aussi que ses prêtres pratiquent l'humilité en vue de leur apostolat. Il sait que l'on reproche parfois au clergé son esprit de domination. Il veut donc que ses prêtres, suivant l'expression qu'il emploie dans sa lettre à ses premiers diacres, la veille de leur ordination sacerdotale, soient « les serviteurs de tous, les esclaves des autres par la charité, les derniers de tous par l'humilité (1) ». Il disait des pauvres : « Nous sommes leurs humbles serviteurs; ils peuvent disposer de nous et de tout ce qui est à notre usage : notre temps, notre santé, notre vie, leur appartiennent (2). » Aussi il les traitait avec beaucoup de respect, et lorsque des pauvres venaient le voir, « il les reconduisait, nous disent ses contemporains, avec politesse et affabilité, comme il le faisait pour les bienfaiteurs de son œuvre » (3). Il veut même que ses séminaristes et ses prêtres n'hésitent pas à rendre service aux pauvres gens dans la rue : « Il ne faut pas craindre, leur disait-il, de rendre des petits services matériels aux pauvres gens : porter leurs fardeaux, pousser au besoin leur charrette (4). »

Il est facile de reconnaître, dans tous ces préceptes,

(1) *L.*, p. 129.
(2) *E. V.*, p. 205.
(3) *E. V.*, p. 209.
(4) *E. V.*, p. 206.

l'esprit de Celui qui a dit : « Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir (1)..., j'ai été au milieu de vous comme celui qui sert (2). » Et n'est-ce pas après une oraison sur le Christ lavant les pieds à ses apôtres qu'il a pu écrire énergiquement : « La suprématie dans l'Église n'est qu'une domesticité (3). »

De la Crèche il faut aller au Calvaire, c'est le deuxième degré dont parle le P. Chevrier et auquel, dit-il, tout le monde n'arrive pas. Il est plus facile de renoncer aux biens de la terre, à sa gloire personnelle qu'à soi-même; on peut encore accepter d'être oublié et d'être pauvre, mais ici il faut aller jusqu'à l'immolation de soi-même. C'est l'étape de la souffrance et de la mort. Car, nous dit le P. Chevrier, il faut « mourir à son corps, à son esprit, à sa volonté, à sa réputation, à sa famille et au monde... et il faut s'immoler par le silence, la prière, le travail, la pénitence, la souffrance et la mort ». Il n'oublie rien dans cette longue énumération; c'est vraiment la destruction de nous-même qu'il projette, c'est l' « *Abneget semetipsum* » de l'Évangile.

Aussi, plus que jamais, le P. Chevrier sent le besoin de faire croître dans l'âme de ses enfants l'amour de Jésus; il veut exciter en eux un ardent désir de lui devenir semblable et de le suivre jusqu'à la Croix. C'est

(1) Mt., xx, 28.

(2) Luc, xxii, 27.

(3) *V. D.*, p. 30o. — Il semblera peut-être que cette étude de l'humilité est bien grêle, si on la compare à l'étude de la pauvreté; mais nous n'avons l'intention que de donner une esquisse de la spiritualité pradosienne, aussi nous ne parlons pas des diverses vertus d'après leur importance, mais dans la mesure où elles caractérisent cette spiritualité. De même, en parlant de chaque vertu, nous nous efforçons plutôt de mettre en lumière les points propres au Père Chevrier, que d'exposer une théorie complète.

pourquoi il a consacré beaucoup de temps à l'étude des souffrances du Sauveur. Il a expliqué longuement les mystères douloureux, le chemin de la croix, il a composé un traité sur la Passion de Notre-Seigneur, et on dit de lui qu'il « ne passait pas un jour sans penser aux souffrances, à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (1). — « C'est au Calvaire, disait-il, que le prêtre apprend à être un homme crucifié (2). » Dans son *Véritable Disciple*, il écrit plusieurs chapitres sur les souffrances du Christ, et il remarque que Jésus-Christ « a porté extérieurement le caractère de la pauvreté et de la souffrance » (3), aussi il veut que le prêtre le porte lui aussi dans toute sa vie, comme Jésus qui « l'a porté depuis sa naissance » (4). D'ailleurs, dit-il, « ceux qui ne l'ont qu'intérieurement (ce caractère de la souffrance) risquent bien de ne pas l'avoir du tout » (5).

Cependant l'imitation de Jésus n'est pas le seul motif qui porte le P. Chevrier à mourir à lui-même; il a, en effet, fort bien compris la nécessité de la mortification pour l'épanouissement de la vie spirituelle : « Il faut vivre en homme céleste, dit-il, et, pour cela, faire mourir l'homme terrestre qui est en nous et le faire disparaître autant que nous pourrons (6). » Évidemment, il n'est pas de l'école de ceux qui attendent de la seule influence de l'amour, la disparition des mauvaises tendances; il

(1) et (2) *E. V.*, p. 35.

(3) (4) et (5) *V. D.*, p. 478. — En prononçant ces dernières paroles, il se rapproche nettement de ce que disait déjà Monsieur Olier lorsqu'il engage les chrétiens à imiter Jésus-Christ « jusqu'au point du sacrifice, étant plus sûr de rendre son sacrifice réel, que de se contenter d'une simple disposition qui souvent est trompeuse » (Olier, *Vie Chrétienne*, p. 13, Paris, 1927). Si, en effet, le P. Chevrier se rattache nettement à saint François d'Assise en ce qui concerne la pauvreté, il faut reconnaître, dans sa doctrine de la mortification, l'influence évidente de la spiritualité française du XVII[e] siècle. Dieu le préparait à son œuvre par la double influence de ses maîtres du Grand Séminaire et des Pères Capucins à qui il devait s'adresser dans la suite.

(6) *E. V.*, p. 300.

aime et, parce qu'il veut être uni à celui qu'il aime, il prend la cognée et abat tout ce qui l'entrave dans sa marche vers celui qu'il veut atteindre à tout prix. « Pour greffer un arbre, dit-il, il faut lui couper la tête et toutes les branches naturelles, puis on met une bonne branche qui porte de bons fruits. Ainsi de nous (1). » Ce n'est donc pas par un désir morbide de souffrances qu'il livre tout son être à la mortification, mais il agit ainsi parce qu'il veut vivre. Après saint Paul, il dit : « Il faut porter la mort de Jésus-Christ dans notre corps, afin que la vie de Jésus-Christ y paraisse (2). » Au bas du tableau de Saint-Fons, il écrit : « Plus on est mort, plus on a la vie. »

Mais la formule complète s'énonce ainsi : « Plus on est mort, plus on a la vie, *plus on donne la vie.* » Voilà, en effet, le troisième motif pour lequel le P. Chevrier veut être un homme crucifié. A l'école de Jésus-Christ il a appris la fécondité surnaturelle de la souffrance :

> La souffrance, dit-il, a un attrait qui convertit les âmes les plus dures, qui attire les cœurs les plus endurcis (3). — Il faut bien se rappeler, ajoutait-il, que ce n'est que par la souffrance que Notre-Seigneur a converti le monde, que la souffrance est le moyen de convertir, d'attirer la grâce, qu'il faut acheter la grâce par la souffrance, que celui qui ne souffre rien ne gagne rien (4).

Aussi, il n'a guère confiance dans les moyens extérieurs pour convertir les âmes. « Les moyens extérieurs, dit-il, n'aboutissent à rien », et il ajoute : « Il y en a qui se morfondent à employer des moyens extérieurs pour attirer et ils pensent convertir. Comme ils se trompent et sont en contradiction avec l'Évangile ! (5) « Par là, le P. Chevrier ne veut pas dire qu'il ne faut pas faire des œuvres. Quand il était vicaire à Saint-André, il avait

(1) *V. D.*, p. 238.
(2) *E. V.*, p. 300.
(3) et (4) *V. D.*, p. 479.
(5) *V. D.*, p. 188.

organisé une société de jeunes gens, et, à cette époque, c'était une nouveauté ; il aurait même voulu la fondation de mutualités catholiques (1). Toute sa vie il a fait marcher des patronages, et les jeux des enfants sont bien quelque chose d'extérieur ! Dans son règlement des paroisses, il énumère les œuvres qu'il faut instituer (2), mais il n'a jamais mis sa confiance dans les choses extérieures : il n'a jamais espéré qu'en Dieu seul. La prédication elle-même lui semblait vide si, par la souffrance, on n'avait pas préparé la conversion des âmes qu'on allait instruire. Peu de temps avant sa mort, il donnait une dernière instruction à ses enfants sur la nécessité de la souffrance en leur disant : « On instruit les âmes par la parole, mais on les sauve par la souffrance. Le Maître est bon, mais il est juste ; il fait payer les grâces qu'il donne, et pour obtenir de grandes grâces, il faut les acheter (3). » Celui qui est convaincu de cette vérité et qui a la passion des âmes n'a qu'une chose à faire : se laisser crucifier avec Jésus-Christ pour travailler, comme lui, à la rédemption du monde et réaliser ainsi la parole de saint Paul : « *Adimpleo ea quae desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia* (4). »

Ces deux étapes parcourues, il faut maintenant commencer la dernière, celle où doit se réaliser la consommation de la sainteté dans l'amour. C'est le Tabernacle.

Une objection se présente. Faut-il attendre d'avoir passé par la Crèche et le Calvaire pour se livrer aux travaux de l'apostolat ? A cette objection il faudrait répondre en distinguant deux sortes d'apostolat. Il y a un apostolat qui ne vient pas uniquement de la charité

(1) *V. N.*, p. 47.
(2) *V. N.*, p. 313.
(3) *V. N.*, p. 559.
(4) Col., I, 24.

et dans lequel les motifs surnaturels sont plus ou moins mélangés aux motifs humains. L'apôtre, sans doute, ne voudra pas se l'avouer, mais il aura parfois plus de confiance dans les moyens extérieurs que dans la puissance de la grâce; il risquera même de voir décroître en lui la ferveur de sa vie surnaturelle. Cependant, comme il emploie les moyens établis par Jésus-Christ, la prédication et les sacrements, il fait un peu de bien, mais il en fait peu. Parfois le succès extérieur peut paraître très grand, mais, en réalité, les fruits sont minimes.

Il existe un autre apostolat, le seul qui soit vraiment digne du prêtre, un apostolat qui découle uniquement de la charité. Son but n'est pas le succès, mais la gloire de Dieu; son appui, ce ne sont pas les moyens humains, mais la puissance de Dieu; son âme est l'union avec Dieu dans la vie intérieure. Voilà l'apostolat que le P. Chevrier a pratiqué lui-même et qu'il a proposé comme idéal à ses enfants; c'est pourquoi il écrivait à ses séminaristes : « Mes chers enfants, il faut devenir des saints. Aujourd'hui, plus que jamais, il n'y a que les saints qui pourront travailler utilement à la conversion des pécheurs... Un prêtre qui n'est pas saint fait peu de chose, peu de bien parmi les âmes (1). »

Mais pour arriver à cet apostolat pleinement surnaturel, le P. Chevrier ne connaît qu'une voie, celle que son Maître a prise lui-même. Certes il affirme hautement la nécessité de l'oraison, mais il est persuadé qu'elle ne suffit pas; il faut que le prêtre sache y joindre le dépouillement de la Crèche et l'immolation de la croix. Voici son enseignement : « Avant d'être un pain de vie, il faut passer par la Crèche et le Calvaire. Ainsi le blé, il faut le battre, le dépouiller de la paille, puis le faire moudre; il perd sa forme, ensuite il peut devenir un pain, utile à nos corps. Ainsi nous, nous ne pouvons être utiles au

(1) *L.*, p. 95.

prochain pour l'âme et pour le corps que lorsque nous avons passé par la mort (1). »

Le prêtre pradosien devra donc sans cesse avoir devant les yeux cet enseignement du P. Chevrier et se répéter à lui-même :

> Tant que je ne me serai pas décidé à passer par la Crèche et le Calvaire, je ne pourrai faire qu'un apostolat médiocre ; il faut donc, avant tout, pour assurer le véritable succès de mon apostolat, que j'aie le courage de devenir un prêtre dépouillé et un prêtre crucifié. Alors je pourrai devenir un prêtre mangé.

Car il faudra être un prêtre mangé. Le P. Chevrier, les yeux fixés sur Jésus-Hostie, voit que son Maître nous a tout donné et qu'il s'est donné lui-même, ne pouvant faire davantage. Il comprend donc que la charité exige une donation totale : il faut donner son corps, son esprit, son temps, ses biens, sa santé, sa vie. Il faut se livrer entièrement, quoi qu'il puisse nous en coûter. Il aimait à dire : « Il vaut mieux vivre dix ans de moins en travaillant pour Dieu et les âmes que de vivre dix ans de plus en ne faisant rien » (2) ; et à ses premiers prêtres, il disait énergiquement : « Je me suis tué à l'œuvre, il faut vous y tuer à votre tour (3). » Il ne pouvait comprendre qu'un prêtre perdît du temps dans des jeux ou des conversations. Il ne permettait de prendre que le repos nécessaire pour remettre son corps en état de travailler : « La maison de Dieu est en feu, disait-il, et l'on s'amuse à des niaiseries (4)... Nous sommes des paresseux et nous laissons les âmes se perdre par notre faute (5). » Dans cette donation totale de lui-même, le P. Chevrier s'occupait à la fois du corps et de l'âme du prochain, car il avait vu son Maître exercer la charité

(1) *V. D.*, p. 534.
(2) et (3) *E. V.*, p. 172.
(4) *E. V.*, p. 185.
(5) *E. V.*, p. 177.

sous ces deux aspects. Jésus avait multiplié les pains avant de promettre l'Eucharistie.

Cette charité temporelle, il la conçoit d'après les règles de l'Évangile. Il faut donner à tous ceux qui demandent, disait-il, aux pauvres, aux emprunteurs, aux chicaneurs, aux marchands et même aux voleurs. Sans doute, ces règles elles-mêmes demandent à être appliquées avec discernement, mais il est certain que le P. Chevrier ne se contentait pas de les recommander, il les mettait en pratique, sans s'inquiéter des critiques : « Il vaut mieux que l'on dise de nous : C'est un imbécile, je l'ai bien attrapé... que si l'on disait : C'est un avare... il se ferait pendre pour un sou (1). » On est parfois trompé, mais combien de fois on soulage de vraies misères !

Le P. Chevrier voyait dans cette charité si large un triple avantage, d'abord un moyen de maintenir la pauvreté totale : « Si réellement, disait-il, on veut travailler à devenir pauvre, on n'a qu'à prêter à tous ceux qui demandent et à donner tout ce qu'on demande. Vous êtes sûrs alors de n'avoir bientôt plus rien à vous (2). » D'autre part, ce dépouillement total a un résultat inattendu : il attire des aumônes considérables, car les riches aiment à donner à ceux qui ne gardent rien pour eux. Aussi le P. Chevrier était arrivé à recevoir assez d'argent pour en donner presque autant aux pauvres du dehors qu'il lui en fallait pour sa maison (3). Enfin et surtout cette charité si cordiale lui attirait la sympathie du peuple qui souffre dans sa misère et qui aime instinctivement tous ceux qui veulent le soulager pourvu qu'ils sachent le faire avec délicatesse, douceur et respect. Un jour, le P. Chevrier revenait de Saint-Fons; un ouvrier s'approche de lui et, lui posant la main sur l'épaule, lui dit : « Il y a de la canaille là-dessous », et lui débite tout son vocabulaire contre les curés. Le P. Chevrier tranquillement se met à

(1) *V. D.*, p. 271.
(2) *V. D.*, p. 270.
(3) *E. V.*, p. 206.

causer avec lui, lui parle de son œuvre. « Mais alors, vous êtes le P. Chevrier. — Lui-même, mon ami. — Oh! vous alors, je vous connais, je sais que vous êtes un ami du pauvre peuple (1). » Un titre comme celui-là ne saurait se payer trop cher; il faut bien reconnaître qu'il y a de saintes imprudences qui sont sagesse devant Dieu.

Mais évidemment au-dessus de cette charité corporelle s'élève la charité spirituelle, et le P. Chevrier nous dit qu'il faut donner la vie, cette vie que Jésus est venu apporter sur la terre; et il faut la donner par sa foi, sa doctrine et ses paroles — c'est le rôle de la prédication, — par ses prières, par ses pouvoirs — c'est l'administration des sacrements —, par ses exemples enfin. Nous ne pouvons donner ici un aperçu même rapide de l'apostolat pradosien, car nous sortirions des limites que nous nous sommes tracées. Cependant il fallait noter que l'amour, qui est à la base de la spiritualité pradosienne, se retrouve à son terme, dans la communication de la vie divine aux âmes rachetées par Jésus, le divin Maître.

Une conclusion s'impose : le P. Chevrier a vraiment une spiritualité personnelle. On ne peut nier certains emprunts, spécialement à la spiritualité franciscaine, mais, dans son ensemble, la spiritualité pradosienne reste vraiment originale et semble avoir été préparée par Dieu pour aider ceux qui veulent se donner à l'apostolat des classes ouvrières. Elle paraîtra à certains trop élevée et trop difficile à pratiquer, mais elle n'est, au fond, que l'Évangile, et nous savons que le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger.

(1) *V. N.*, p. 245.

A. Angel.

L'héroïque charité des Dames du Calvaire [1]

Les Dames du Calvaire sont des veuves qui, sans prononcer les vœux de religion, se sont retirées du monde pour soigner les femmes incurables dans les hospices qu'elles ont fondés. L'Œuvre a été créée à Lyon en 1842 par Jeanne-Françoise Chabod, veuve Garnier. A 24 ans, la jeune femme avait perdu ses deux enfants et un mari qu'elle chérissait. Après une période aiguë de désespoir, elle décida de se rapprocher des pauvres. Les hasards de sa charité la mirent en contact avec de malheureuses épaves, mendiantes couvertes de plaies, abandonnées de tous dans des réduits ignobles ou sur le pavé. Elle les recueillit, les soigna avec l'aide d'autres veuves qui s'étaient rapprochées d'elle pour mener une vie pieuse dans la charité.

L'hospice, qui répondait à un besoin pressant, prospéra rapidement, mais au prix de toutes les difficultés matérielles et morales pour la fondatrice. Mme Garnier mourut à la peine le 28 décembre 1853.

Depuis lors, sept autres hospices du Calvaire ont été fondés : Paris, 1874 ; Saint-Étienne, 1875 ; Marseille, 1881 ;

(1) Cet article pourrait aussi bien s'intituler : « Nos modèles, les Dames du Calvaire ». Exemple magnifique et obscur de charité collective et anonyme. Les maladies atroces sur lesquelles se penchent ces épouses du Christ Crucifié sont le vrai miroir de leur charité. En évoquant ce combat de l'amour et de la douleur, nous voudrions y entraîner ceux qui souffrent de voir tant souffrir.

Bruxelles, 1886; Rouen, 1891; New-York, 1899; Bordeaux, 1909.

Semblable à bien d'autres sur ce point, cette Œuvre, une des plus belles de la charité chrétienne, n'est pas aussi connue qu'elle devrait l'être. Nous voudrions la révéler aux âmes généreuses.

***

On sait que les hôpitaux de l'Assistance publique ne gardent pas les malades chroniques non contagieux, aussi toutes les formes de maladies réputées incurables dans l'état actuel de la médecine et de la chirurgie sont recueillies au Calvaire, pourvu qu'elles présentent des plaies ouvertes et, par conséquent, exigent des pansements, des soins externes.

Selon la pensée si éminemment chrétienne de la fondatrice, les malades sont admises sans distinction de nationalité et de religion. Si une malade protestante ou juive se trouve dans la maison, le pasteur ou le rabbin de la ville est invité à venir la visiter lorsqu'elle en a exprimé le désir.

La condition sociale des hospitalisées est des plus variées, mais il s'agit d'indigentes dans de très nombreux cas. Quant à la vie passée, on se montre extrêmement discret : les malades qui n'ont rien à cacher racontent sans qu'on les y invite toutes leurs affaires de famille, petites et grandes; celles qui ont de bonnes raisons pour se taire ne sont pas interrogées. Si même elle tiennent à cacher leur état-civil, on ne leur demande pas de précisions.

***

Toute l'activité des Dames du Calvaire a donc pour centre ces lits de souffrance, dans les dortoirs où les bonnes conditions imposées par l'hygiène moderne s'al-

lient aux délicats artifices que les hôpitaux d'autrefois avaient su imaginer pour le mieux-être de leurs hôtes.

L'impression est toute de blancheur : blancs le linge et les draps d'une propreté conventuelle, blancs les rideaux qui limitent l'espace et que la malade peut tirer pour s'abstraire du monde environnant dans ce petit cube de mousseline candide, quand elle veut rester en tête à tête avec le sommeil, ses pensées, sa douleur, ou, qui sait? peut-être Dieu qui la visite. Une corde suspendue, ornée parfois d'une fleur en papier, lui permet d'ajouter quelques mouvements supplémentaires à ceux que son corps accepte d'exécuter.

Elles sont là, calmes ou agitées, douloureuses ou plus souvent souriantes.

Les visages flétris, les cheveux gris ou blancs, voisinent avec des mines jeunes et des nattes brunes. Entre celles qui, ayant dû tout abandonner : famille, projets, espoirs, n'auront à supporter que quelques mois de martyre, et celles qui n'ont connu de la vie que ses longues années crucifiantes, la pitié hésite à désigner le plus grand sacrifice...

Si l'on veut pénétrer plus avant dans le mystère qui règne en ces lieux, c'est le matin qu'il faut venir...

Pour tous les soins aux malades, les filles-infirmières rivalisent de dévouement avec les Dames du Calvaire, mais il est un privilège que celles-ci ont toujours revendiqué jalousement et ne se sont point laissé enlever : celui de faire les pansements. Cet acte est comme le point culminant de la journée, la mission essentielle que la veuve a souhaité d'accomplir en se retirant du monde. Il a la valeur d'une tradition : c'est en pansant les plaies des pauvres êtres rejetés par tous, croupissant dans les taudis infects ou errant sur le pavé des quartiers miséreux de Lyon, que Mme Garnier prit conscience de l'œuvre charitable à laquelle Dieu la conviait. Il a aussi la valeur d'un symbole : sur la route de Jérusalem à Jéricho, le vin et l'huile du bon Samaritain et, au matin de Pâques, les

aromates dans les mains des saintes femmes. La fête des Cinq Plaies de Jésus n'est-elle pas celle que l'hospice de Lyon, le premier du Calvaire, a choisie comme fête patronale?

L'état de santé de la plupart des malades est tel qu'il faut renouveler les bandages au moins une fois par jour, deux fois dans bien des cas. Pour cet office les Dames panseuses externes sont venues aider les résidentes. On accepte le dévouement de toutes les veuves, et ce travail exige non pas tant des connaissances spéciales qu'une âme vigoureuse et un toucher délicat; cependant, il est souhaitable que, comme c'est déjà l'usage dans plusieurs maisons, celles qui donnent leurs soins possèdent leur diplômes d'infirmière ou aient acquis au moins une certaine pratique des malades.

Toutes ont le costume d'infirmière, avec cette différence qu'au lieu du voile blanc, les résidentes ont gardé la résille de dentelle noire qu'elles portent à l'intérieur de la maison et qui leur permet d'aller à la chapelle à n'importe quel instant du jour. Au doigt, seul ornement, brille l'alliance, ou cet anneau double des veuves où s'incluent tout le bonheur et tout le drame d'une vie.

On distribue le linge du pansement, on apprête les cuvettes, et voici que toutes s'agenouillent et que la Supérieure dit à haute voix la prière :

> Mon Dieu, nous vous offrons le pansement que nous allons faire, pour honorer la Passion et la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ; nous vous l'offrons pour la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, et la délivrance des âmes du Purgatoire.
>
> Daignez, Seigneur, donner à nos malades la patience et la résignation, et à nous l'esprit de foi et de charité. Ainsi soit-il.

Ainsi donc, il s'agit bien d'un acte religieux par l'intention qui l'anime. Et qu'on ne s'y trompe pas : ces vœux qui terminent la prière ne sont pas une formule

vague, générale, afin d'obtenir de Dieu une grâce à échéance plus ou moins lointaine : « la patience et la résignation » pour les malades, « l'esprit de foi et de charité » pour les panseuses, ce sont là de pressantes nécessités, et l'invocation répond à un besoin immédiat.

Découverts, les lits révèlent inexorablement ce que cachait aux yeux des visiteurs le voile pudique des linges blancs : cette couche est un premier tombeau où la chair s'initie à la putréfaction. L'odeur envahit les salles — cette odeur subtile, indéfinissable, qui se mêle aux vapeurs de l'éther et du chloroforme dans les hôpitaux, au parfum des fleurs dans les chambres des morts...

— Celle-ci ?

— Cancer du haut du corps avec phlébite du bras.

C'est la règle générale d'ailleurs : alors que le cancer intérieur provoque la phlébite de la jambe, le cancer du sein a pour conséquence la phlébite du bras. Dans les deux cas, la condamnation à la stricte immobilité est aussi absolue.

La chair est d'un rouge violacé, enflée, hideuse. Jamais peintre du XV^e^ siècle, si hanté d'images macabres qu'ait été son esprit, n'a pu rêver au-delà de cette épouvante...

— Celle-là ?

— Cancer de l'intestin avec anus artificiel...

La liste seule des maux soignés ici comprend le plus grand nombre des fléaux attachés à la condition humaine : rhumatismes vacillaires, sarcômes, éléphantiasis, abcès, ulcères, plaies et fistules tuberculeuses ou syphilitiques. Et comme, de toutes les lentes maladies qui rongent, le cancer est le plus insidieux et le plus répandu, c'est lui aussi qu'on rencontre le plus souvent : cancer de l'œil, de la face, de la gorge, du sein, du cerveau, de l'estomac, ou cancer généralisé, avec tous les genres de suppurations et d'enflures.

Un visage porte un lupus sur lequel un cancer s'est greffé ; les yeux sont boursouflés et l'on y cherche en vain la lueur qui décèle l'âme. Cette vieille femme, une des

plus anciennes de la maison, souffre d'un diabète qui provoque sans cesse des anthrax et des phlegmons. Couchée à plat ventre, cette autre gémit doucement : elle se meurt d'une épouvantable tumeur au rectum.

Ici c'est une jambe coupée, avec un état général si mauvais que la plaie ne se referme pas. Une face rongée, qui n'a plus que des trous noirs pour les yeux et la bouche, esquisse déjà horriblement une tête de mort. Voici une malade qu'un lupus a rendue aveugle; une autre qui, atteinte à la gorge, ne peut plus avaler qu'un peu de liquide et émet péniblement quelques sons rauques que son infirmière fait semblant de comprendre.

Hélas! quel serrement de cœur de penser que, dans bien des cas, le mal aurait pu être enrayé si on l'avait traité assez tôt. La Supérieure ou son Assistante interroge discrètement la malade lors de son arrivée :

— Vous avez cela depuis longtemps?

— Oh! oui, des années...

— Et qu'est-ce que disait le médecin?

— Je ne suis pas allée le voir : ça ne me faisait pas mal...

Et voici une jambe plus qu'à demi rongée de la cuisse au mollet, effroyable vision de pus et de chair sanguinolente qui laisse l'os à nu (Dire qu'on ose se plaindre de ses petits bobos!...). C'est un cancer qui s'est formé sur la cicatrice profonde d'une ancienne brûlure.

Et de même que le linge cachait les plaies maintenant mises à nu, partout l'apparence fragile du bien-être se déchire, la souffrance se révèle dans son affreuse nudité. La charitable doit enlever l'ancien pansement, laver la plaie, enrouler la nouvelle bande. La chair ravagée trahit sa douleur au moins par un soupir et des larmes. Et pour la panseuse, le spectacle et l'odeur, que la chair saine n'accepte pas sans révolte, sont peu de chose en comparaison de cette certitude que sa charité même est l'occasion d'un nouveau supplice...

Tout à l'heure, quand la malade goûtera le court

moment de répit que lui accorde son pansement frais, les Dames du Calvaire iront terminer leur tâche. Les linges maculés sont jetés dans des corbeilles. Il faut les trier, réserver pour le feu les plus souillés, réunir par un fil ceux qui, pouvant encore servir, devront aller au blanchissage. Le travail « de la corbeille » est, on le comprend, très pénible, et l'habitude le rend à peine plus supportable. Mais c'est ici le lieu de se rappeler les paroles de l'*Imitation* si chères à la fondatrice : « L'amour ne connaît pas de mesure... Et à cause de cela il peut tout, et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent vainement celui qui n'aime point... »

La chère âme se reprochait d'avoir abusé de ces saintes paroles en les appliquant à son amour humain. Elle peut sourire en sa béatitude de constater que ses filles, du moins, en font, tous les jours de leur vie, une application si purement spirituelle...

⁂

A part les hôpitaux d'enfants, plus poignants encore, peut-être, y a-t-il au monde des refuges qui fassent mieux toucher le fond de la misère humaine? Les hôpitaux de la guerre eux-mêmes, témoins d'aussi grandes douleurs, ne posaient pas à notre esprit des questions aussi lancinantes. La souffrance de tous ces jeunes corps martyrisés avait pour causes directes la stupidité et la malice des hommes qui, dans une certaine mesure, s'interposaient entre elle et notre angoisse métaphysique : aurions-nous osé imputer à Dieu les conséquences du mauvais usage que les hommes font de leur liberté en transgressant la loi divine qui leur commande de s'aimer?

Ici, il n'y a plus en présence que la créature et son Créateur, et c'est à peine si les péchés de l'une ou de l'autre de ces malades peuvent être considérés comme

l'intermédiaire responsable du mal, puisque les innocentes sont aussi éprouvées que les coupables...

Et dans le désarroi de notre pensée, nous nous souvenons de tout ce que les tentateurs ont murmuré aux âmes inquiètes :

— L'être qui souffre ainsi possède un droit absolu au suicide, et s'il n'a pas le courage de se détruire, c'est un devoir pour celui qui l'approche de mettre fin à son supplice. Les vieilles religions ont un respect ridicule pour la vie humaine, même la plus éprouvée et la plus inutile. D'ailleurs, oserez-vous encore parler de vie à propos de ces êtres qu'un lien si ténu retient au monde, privés de tout et d'eux-mêmes, à qui leur souffrance seule permet encore de prendre conscience qu'ils vivent? La vraie charité ne serait-elle pas de les rendre au néant? Même si vous croyez en Dieu, à supposer que l'existence d'un être infiniment bon se concilie avec tant de souffrance, ce Dieu pourrait-il vous reprocher d'avoir abrégé cette torture dont vous étiez témoin?

Qui ne chancellera un instant, s'il n'a pas une foi lumineuse, sous ce raisonnement en apparence logique? Pourtant, la loi reçue par les chrétiens est formelle : « *Non occides.* » Un point, en outre, demeure gênant même pour ceux qui ne reconnaissent pas la valeur du commandement : « Où s'arrêtera-t-on? Si on a le droit d'abréger la souffrance des incurables, à partir de quel moment? Nous voici libres d'autre part vis-à-vis des enfants venus au monde sans intelligence, ou mal conformés, ou aveugles? On voit que la moindre brèche permet l'irruption de toute la barbarie primitive. Plus encore : si l'homme a le droit de libérer son frère au paroxysme de la souffrance physique, pourquoi n'auraient-ils pas droit également au suicide ou au coup de grâce, ceux qui portent une douleur morale aussi cruelle que des plaies matérielles, les mères en deuil, les veuves, les enfants sans mère, voire les abandonnés et les trahis? En vérité, où nous arrêterons-nous? »

D'autres incroyants ont si bien compris le danger qu'ils ont essayé de reconstruire un optimisme sur les ruines de la foi chrétienne. Certains nous ont dit que l'humanité progressait par le progrès de chacun de ses membres et qu'ainsi, bien supporter sa souffrance ou aider son prochain à la bien supporter, c'était contribuer au progrès humain. Ceux-là, du moins, professaient encore une espèce de spiritualisme mal défini, mais d'autres, plus médiocrement utilitaristes, nous ont affirmé que ces cancers et ces lupus permettaient à la médecine de faire des progrès... Ou même (le papier se laisse imprimer) ils ont tout de bon proclamé que l'homme n'a pas besoin de croire à la survie individuelle pour accepter avec résignation son sort, même misérable — au contraire, débarrassé de cette illusion, il travaillera avec plus de liberté d'esprit au bien général.

Quand, devant ces tumeurs répugnantes, ces amas de chair informe qui représentent des membres et des visages, on entend au fond de son âme l'écho de ces théories, elles sonnent comme le grand éclat de rire d'un démon.

Qui aurait le front de les soutenir ici? Qui oserait dire à cette âme simple qu'en supportant ces plaies qui exigent deux fois par jour un pansement suppliciant de trois quarts d'heure, et fait d'elle un objet d'horreur pour ses semblables, elle contribue au progrès de la science ou au bien de l'humanité? Nul n'aurait cette audace, ou alors, comparés à ces cruels ironistes, les partisans du remède par la mort plus rapide paraîtraient presque excusables...

L'homme est ainsi fait qu'il aspire à son bien personnel (et ceci n'a rien de contradictoire avec son acceptation de la souffrance et son dévouement envers le prochain ou l' « humanité », parce que, dans le christianisme, toutes les oppositions s'anéantissent, toutes les antinomies se résolvent). Il faut que l'explication fournie à cette malheureuse, la consolation qu'on lui apporte, s'harmonise avec la nature même de son âme faite pour

le bonheur et dont toutes les souffrances crient vers lui. Le reste est vanité, illusion ou mensonge.

Le pire, c'est que ces souffrances dues à leur état n'excluent pas ces pauvres femmes du lot commun qui comporte tant d'autres misères.

En voici une à qui son fils faisait subir les plus mauvais traitements, trouvée par un froid intense dans un taudis infect à côté de ses aliments gelés. — Victorine S... a été pendant des années maltraitée par son mari et finalement a reçu de lui ce coup de pied dans le ventre qui la rend incurable. — Cette vieille femme, un peu égarée, a quitté son mari pour venir ici et, de ne plus voir à ses côtés le compagnon de toute sa longue vie, elle erre comme une âme en peine et se désole. — Julie, veuve très pieuse, a dû, par suite de son mal, quitter ses cinq enfants dont l'aîné a mal « tourné », et cette souffrance lui déchire le cœur. — Madeleine B..., abandonnée par son mari alors que ses deux filles étaient encore en bas âge, a lutté longtemps contre la misère. Un cancer l'a obligée à se séparer d'elles avant d'avoir pu les élever, et pourtant, elle n'a qu'un désir : revoir celui qui est la cause de tous ses maux. — L'une a perdu son fils unique, l'autre ses six enfants, et elles ne se consolent pas. — Marie, qui avait été jetée toute jeune dans la galanterie par une mère indigne, n'avait d'amour dans la vie qu'une fille qui l'abandonna et refusa de venir la voir même au moment de sa mort. — Celle-ci, étrangère de famille noble, a fui les siens pour suivre un forain. Le père est en prison : où sont ses enfants tandis que le mal la dévore ici?

Douleur d'abandonner un mari, des enfants aimés, douleur de se savoir remplacée, douleur surtout de constater que peu à peu les visites se font plus rares...

... Son sein rongé tombait par fragments; d'effrayantes hémorragies la laissaient à demi morte. Des chapelets de grosses glandes comprimaient les organes de la respiration et la tenaient dans une pénible suffocation. Ce buste raide avait l'aspect d'un tronc informe. Elle était épouvan-

tablement enflée; son bras droit, tout emmailloté, avait une dimension monstrueuse; elle ne pouvait s'en servir, et tout cela n'était qu'une plaie...

... Elle avait sur le nez une énorme tumeur exhalant une odeur infecte; une seconde tumeur, plus énorme encore, occupait tout un côté de sa tête...

... Ceux qui l'ont vue n'oublieront jamais cette tête sanglante qui n'avait plus rien d'humain, et plusieurs de ses compagnes n'ont jamais osé la regarder.

... Une fissure s'était produite depuis le front jusqu'à la lèvre supérieure, il s'échappait de cette ouverture un souffle chaud et fétide qui, malgré tout le courage de la panseuse, la faisait reculer. Un affreux champignon placé au bas du visage avait éclaté et engloutissait tous les jours un énorme paquet de coton...

Trop fort pour supporter de voir l'être chéri réduit en cet état ou, bien plus souvent, trop faible, à moins de vocation spéciale, quel amour résisterait? De toutes les constatations navrées que peuvent faire les Dames du Calvaire et dont les comptes-rendus nous apportent le témoignage, il n'en est peut-être pas de plus poignante que celle-ci : *On ne consent pas plus à être en contact avec ce genre de malades qu'avec les morts.*

Mais même quand elles n'auraient laissé personne derrière elles, quand tout leur horizon s'arrêterait aux murs de l'hospice, resterait encore cette révolte de l'instinct de conservation contre la mort, de la chair et de l'âme contre la souffrance, qui soulève par moment les plus résignées. Les chrétiennes n'y échappent pas. Telle cette pauvre fille qui, ayant chanté pendant vingt ans les louanges du Seigneur à l'harmonium de sa paroisse, ne pouvait pas comprendre pourquoi Dieu l'affligeait ainsi.

Tous les malades ont éprouvé ce même frisson de crainte : « Je suis seule sur une route inconnue, et j'ai peur (1). »

(1) Suzanne Fouché, *Souffrance, école de vie*, p. 16 (Paris, 1933).

La pensée qu'un Dieu, qui pouvait empêcher ce mal, l'a cependant toléré, loin d'apaiser l'âme, peut d'abord susciter en elle, comme chez tous les éprouvés, de terribles rébellions :

> Des heures durant, la révolte submerge tout. Je nie. Je refuse, recroquevillée dans mon lit, comme un homme fusillé.
>
> Tout à coup, l'horrible pensée me vient que ce n'est pas un sort aveugle qui me frappe, mais Dieu, qui m'a choisie pour m'accabler. J'éloigne comme un blasphème cette idée. Je nie la Providence, pour sauvegarder l'amour divin.
>
> Mais non, c'est bien Dieu qui veut ma souffrance. Une immense consternation me glace l'âme : est-ce donc ainsi qu'Il traite ceux qui lui font confiance?
>
> Alors commence un combat singulier.
>
> Dieu se découvre, et de plus en plus nettement, m'impose l'épreuve, et moi, repoussant avec horreur sa main tendue : « Non, disparais, je ne veux plus te voir dans ma vie. »
>
> Je m'abîme dans un silence farouche. Dieu grandit, devant mes yeux qui se détournent de lui. Patiemment, il rejoint mon regard, et me présente une croix austère. Je suis comme l'oiseau sous le tourbillonnement du vautour implacable (1).

Sans doute, les malades du Calvaire ne savent-elles pas s'exprimer en paroles aussi décisives : elles n'ont conscience que d'un grand chaos intérieur, du bouleversement de leur être à qui tout échappe et qui ne sait plus où s'assurer.

Avec toute la discrétion possible (car c'est un principe absolu au Calvaire de ne pas forcer les consciences) il va pourtant falloir que les gardiennes vigilantes mettent quelque ordre dans ce tumulte, trouvent un asile contre

(1) *Ibid.*, pp. 18-19.

toutes les tentations, donnent une raison d'être à ces existences mutilées.

Le chrétien sait que la souffrance a sa place dans le plan de la rédemption, puisque toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu (1) :

> Ma souffrance n'a de valeur que celle que je lui donne, car elle est un mal en soi. Tout dépend de ce que j'en fais. Je puis la galvauder, je puis la consacrer (2).

Pour la consacrer, il faut l'unir à la Passion de Jésus-Christ. Ils doivent apprendre, ces souffrants, que leur malheur n'est pas une punition, comme le croiraient trop volontiers notre besoin inné de justice et une sorte de gros bon sens rudimentaire, tel celui de la pauvre chanteuse à l'harmonium. Si la souffrance était un mal sans compensation, Dieu ne l'aurait-il pas évitée d'abord à ceux qu'il préfère? Et voici saint François d'Assise aveugle, portant la douleur de ses stigmates, sainte Lydwine de Schiedam sur son lit de perpétuelle agonisante, Thérèse de Lisieux crachant le sang, la longue théorie des saints crucifiés, eux aussi, en leur chair et leur âme.

Voici Marie au pied de la croix...

... Et le voici Lui-même pantelant. Les épines de la dérisoire couronne arrachent sa chair, ses pieds et ses mains sont tout déchirés, son flanc percé, ses os à nu : « *vermis, et non homo* », comme celles-là que leurs plaies dévorent. Une cancéreuse, pourtant, lui adressait cette prière : « Votre Passion, à vous, mon Dieu, n'a pas duré si longtemps... »

Mais il n'est peut-être pas si sûr que Jésus ne sera pas en agonie, crucifié jusqu'à la fin du monde : de tels événements n'ont-ils pas leur prolongement mystérieux jusqu'au sein de l'éternité? Pour la mémoire divine, cette

(1) *Ad Romanos*, VIII, 28.
(2) Suzanne Fouché, *op. cit.*, p. 145.

Passion demeure toujours présente, et par cette souffrance humaine dont les traces glorieuses subsistent même en son corps ressuscité, Jésus est proche de tous ceux qui souffrent. Que nous serait un Dieu resté éternellement dans son ciel, étranger à nos misères? Nous aurions peut-être appris à l'adorer, mais saurions-nous l'aimer ainsi, s'il ne s'était fait pauvre et douloureux à notre mesure? Convenance suprême de l'Incarnation et de la Croix, adorable invention de l'Amour!

Sur cette terre, du moins, sa Passion n'est pas achevée. Il faut encore et toujours revenir à ce verset de saint Paul, clef du mystère de la souffrance, souffrance physique et souffrance morale : « J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps, qui est l'Église (1). » On peut même dire que pour qui approfondit le sens de ce grand texte, le mystère de la souffrance s'éclaire merveilleusement.

A sa lumière, ce nom de « Calvaire » prend sa profonde, sa vraie signification : chaque lit de malade est réellement et véritablement un autre Calvaire où le Christ accomplit en ses membres la rédemption du monde, et les membres participent aux mérites du Chef s'ils demeurent unis à lui. Sans doute, ces notions sont trop difficiles pour tant de pauvres cerveaux obscurcis, mais Dieu ne demande pas de théologie. Les formules accessibles aux plus simples : souffrir « avec le bon Dieu » ou « pour le bon Dieu », incluent toute la richesse doctrinale de la participation aux souffrances et aux mérites du Christ. Même à demi comprises, elles peuvent, avec la grâce promise aux bonnes volontés, combler de bienfaits intérieurs celles qui les prononcent. Il suffit, pour s'en rendre compte, de citer presque au hasard la page assez brève d'un nécrologe récent. Elle constitue une sorte de moyenne :

Pauline, cancer de la jambe, en traitement au Calvaire

(1) *Ad Coloss.*, I, 24.

depuis trente ans, a terminé les cinq dernières années de sa vie au dortoir, dont elle était le sourire perpétuel.

Minni, la bonne petite Anglaise qui, le deuxième jour de Noël, nous est arrivée de Londres, malade, fatiguée, avec un spleen affreux. Elle avait un terrible cancer de la face : la joue était tellement rongée que la langue pendait de côté, sans pouvoir bouger. Elle était l'amie de tout le dortoir, et chaque soir les malades assez valides allaient lui serrer la main. Minni fut si touchée des marques de sympathie qu'elle finit par aimer son Calvaire, où elle est morte avec une résignation parfaite.

Mélanie, énorme plaie de la jambe. (L'odeur était intenable, ce qui la faisait souffrir pour les autres.) Sa bonté lui avait acquis toutes les sympathies.

Françoise, lupus d'une extension extraordinaire, prenant les deux yeux, le nez et la bouche. On parvenait à faire le pansement de telle manière qu'il restait tout juste la place pour faire passer la Sainte Hostie qu'elle a pu continuer à recevoir jusqu'à la veille de sa mort, survenue, comme elle l'avait annoncée, le jour de Noël.

Agnès, la douce petite malade, qui voulait prouver à la Dame panseuse toute sa reconnaissance en lui offrant ce qu'elle avait de plus précieux dans son ménage : un petit moutardier en porcelaine. Elle est morte saintement.

Julie, pauvre vieille avec un affreux cancer du sein. Elle n'avait de repos ni la nuit ni le jour ; elle se sauvait du lit malgré la plus étroite surveillance. Elle est morte calmement et toute résignée.

∴

On voit que la grâce a de quoi corriger, réparer, parfaire ou, plus souvent, tout reconstruire de fond en comble — la grâce, dont les Dames du Calvaire sont l'admirable instrument.

Les notices nécrologiques prouvent que presque toutes les hospitalisées font une mort très édifiante. On peut en croire les comptes-rendus qui n'ont rien d'un panégyrique et sont d'autant plus libres que le nom de famille

n'est presque jamais indiqué. Les révoltes s'apaisent, la rosée bienfaisante de la grâce et l'illumination de l'espérance tombent sur les terres arides. La charité dont on a entouré ces pauvres êtres leur a donné un pressentiment de l'infinie Charité. Tout ce dont la vie les a privées va leur être miraculeusement accordé : liberté, santé et joie. Une vieille femme, atteinte de polyarthrite rhumatisante qui avait amené une déformation de tous ses membres avec des plaies multiples, répéta bien des fois cette phrase qui exprime la pensée intime de la plupart des agonisantes : « Je serai si heureuse de mourir pour aller au ciel où les tordus sont redressés ! »

Une malade, ignorant tout de Dieu et que l'on instruisait, prit les deux mains de la Dame panseuse qui s'était faite sa catéchiste et lui dit dans le ravissement :

« — Oh ! madame, est-ce bien vrai ce que vous me promettez? »

Et pas un, non, pas un incroyant, si farouche qu'on le suppose, n'aurait eu à ce moment-là le triste courage de lui dire non.

Nous aussi, parfois, aux instants de grâce, nous l'éprouvons, cette allégresse étonnée que de telles merveilles soient notre partage : un Dieu mort pour nous, faibles, chancelants et misérables, qui nous promet la félicité éternelle à côté de ceux que nous avons aimés, dans la contemplation de sa face.

Et pourtant, si douce, elle correspond à la plus sûre réalité, « la vieille chanson qui berce la misère humaine ». Nous savons qu'il ne nous a pas trompés, le Ressuscité du troisième jour, dont les paroles ne passeront point. Fidèles à sa voix, les Dames du Calvaire peuvent assurer aux mourants que les larmes sont taries et qu'il ne reste plus désormais qu'à récolter dans l'allégresse.

Car il est écrit que celui qui perd sa vie la sauvera.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

Un Jociste :

Charles Bouchard

Si on veut savoir, par un exemple, la transformation que la grâce peut opérer dans une âme « fleur de pavé », qu'on lise la vie du jociste Charles Bouchard (1). La biographie de ce jeune travailleur, mort à l'âge de 22 ans, est à mettre en bonne place parmi les plus réconfortantes lectures spirituelles.

Une enfance marquée par la misère la plus totale. Né en 1913, son père part au front l'année suivante, et bientôt la mort de sa mère le conduit à l'Assistance publique, avec sa sœur d'un an plus jeune. En 1921, son père reprend ses enfants, et voici Charles laissé à lui-même, pendant que sa sœur meurt à son tour. Gamin de Paris, herbe sauvage, il lui faut « gagner sa croûte », comme il dit. Tour à tour, groom, vendeur de journaux, tapissier, peintre, décorateur, plongeur, garçon de courses, boxeur, enfin portier dans un hôpital de Bruxelles où il meurt.

Entre temps, il habite seul le plus mauvais quartier de Montmartre, se mêlant parfois aux luttes armées des rues mal famées. Privé de travail, il mendie son pain, couche à la belle étoile ou aux asiles de nuit, jusqu'au jour où, employé chez un peintre, il est pris, en descendant de l'échafaudage, de son premier crachement de sang. Chancelant, épuisé, il part en Belgique pour entrer au sana. C'est alors qu'il connaît la J.O.C. Un jociste le signale au « service des malades ». Une vie nouvelle commence. Charles rencontre Dieu, fait sa première communion, reçoit la confirmation. Désormais il est sauvé.

(1) M. Robberechts, *Charles Bouchard*. Éditions jocistes, 79, boul. Poincaré, Bruxelles. 6 fr.

Un détail : Charles Bouchard a seulement reçu le baptême, mais « zéro » de principes chrétiens. Cependant le germe était là, et sans savoir pourquoi, chaque dimanche, il se dirige vers une église où il assiste à la Messe observant les chrétiens. Leur attitude le fait réfléchir et, de les voir prier, il se demande s'il n'y a pas, là-haut, quelqu'un qui entend l'appel des hommes.

Peu à peu la vie jociste le prend tout entier, et il devient militant. Sa santé s'améliore, il reprend le travail, mais le mal est toujours là, tenace, rongeur. Charles le sait. Il commence à être fier de son titre de « jociste malade », car il sait désormais le sens de la souffrance. Un mois avant sa mort, il écrira à ses amis jocistes : « Nous, jocistes malades, nous sommes impuissants pour la conquête fraternelle, mais nous sommes très puissants pour la conquête spirituelle, grâce à nos prières, nos souffrances, nos heures d'abattement et d'impatience. Et pourtant, quand j'y songe, je trouve cela fort peu comme sacrifice, tandis que vous, mes chers frères et bons copains, vous risquez parfois bien gros pour conquérir un membre et sauver la jeunesse ouvrière du gouffre où la conduisent le progrès et l'immoralité. »

Dans son dernier emploi, à l'Institut Sainte-Élisabeth, il se dépense sans compter pour les malades, rend service à tous, s'occupe de tout le monde. A une mère désolée : « Je prierai pour votre petite », dit-il. Assistant à un concert donné par cinquante musiciens aveugles, Charles est pensif, alors que tout le monde applaudit. En voyant ses traits altérés tout à coup, quelqu'un s'informe, et lui de répondre : « Si je pouvais donner mes deux yeux à l'un de ceux-là ! » Son âme grandit et s'avance dans des régions de plus en plus sereines et apostoliques : « Oui, c'est par la prière, par l'accomplissement de mon service, par mon dévouement aux malades, que je deviendrai meilleur. Tu m'aideras, n'est-ce pas, ajoutait-il à un ami, à monter vers Dieu, à me donner? »

Une dernière épreuve, la plus douloureuse sans doute.

Son père, travaillant à Paris, revient à Bruxelles. Reconnu, il doit satisfaire à une peine assez lourde. Charles est brisé, mais il accueille son père filialement et espère le rendre meilleur. « Papa, il n'est jamais trop tard pour bien faire; je t'apprendrai ce que j'ai moi-même appris. »

Mais voici l'automne 1934 : Charles sent son mal s'aggraver, et à la vue d'un paysage délicieux il prononce ces mots : « C'est spoum, hé! et penser que je ne verrai plus cela! » Ce 14 février dernier, à la fin d'une retraite, il doit se mettre au lit. La mort rapidement approche. Il ne s'effraye pas : « Je meurs heureux, ne pleurez pas pour moi. » Deux heures avant la mort, M. le Chanoine Cardijn vient pour le bénir et le remercier de son travail jociste : « Ne me remerciez pas, c'est moi qui dois vous remercier. » Et rassemblant ses dernières forces, il ajoute : « Ma vie... je la donne pour la J.O.C... pour mes compagnons de travail... pour tous ceux qui courent à gauche... je suis triste de n'avoir que ma vie à donner... si j'avais plus, je donnerai plus. » Un dernier mot : « Je ne verrai pas le congrès jociste... mais je le suivrai du haut du ciel. » C'est fini. Son père arrive pour recevoir son dernier souffle.

Devant de tels témoignages, tout simples, cachés, obscurs, comment ne pas espérer dans le relèvement total de la classe ouvrière! La J.O.C. possède dans ses malades une force immense pour la conquête. « L'apostolat de la souffrance est le plus difficile, mais le plus nécessaire. Le Christ reste crucifié dans les membres souffrants de son Église. Ceux-ci continuent d'une façon suréminente l'œuvre de sa rédemption... C'est du lit de nos chers malades jocistes que nous parviennent les plus grandes grâces de conquête et de conversion. » (M. Cardijn, *Préface.*)

La classe ouvrière organisée sous la Croix du Christ n'a pas dit son dernier mot dans l'histoire du monde chrétien.

Henri Barbéau.

Saint Cyprien

Le Calice du Sang du Seigneur [1]

7. — Le Saint-Esprit témoigne encore la même chose en Isaïe touchant la Passion du Seigneur lorsqu'il dit : « *Pourquoi tes vêtements sont-ils rouges : et tes habits comme [ceux de celui qui revient] du foulage d'un pressoir rempli et pressuré ?* (2) » L'eau peut-elle rendre des habits rouges ? Ou est-ce de l'eau qu'on foule dans la cuve ou qui sort du pressoir ? Évidemment, il est parlé ici de vin pour qu'on entende par là le sang du Seigneur. Afin aussi que ce qui a été manifesté depuis, dans le calice du Seigneur, fût prédit par la voix annonciatrice des prophètes. Il est fait aussi mention spéciale du pressoir et du pressurage : parce que, comme on ne peut parvenir à boire le vin si la grappe n'est auparavant foulée et pressée, ainsi nous n'eussions pas pu boire le sang du Christ sans que, d'abord, le Christ eût été foulé et pressé, et eût bu le premier le calice dans lequel il abreuverait les croyants (3).

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, septembre 1935, pp. 187-191.

(2) *Isaias*, LXIII, 2.

(3) Sans conteste il s'agit ici du calice que Jésus venait de consacrer. Donc à la Cène où sacerdotalement il s'offrait pour nous à son Père en victime réelle et actuelle, le Christ fut, à la fois, festin et convive. (Cf. R. P. de la Taille, *Mysterium fidei*, 1921. *Elucid.* XI,

8. — D'autre part, toutes les fois que dans les saintes Écritures il n'est parlé que de l'eau seule, c'est du Baptême qu'il est question, comme nous voyons cela traduit en Isaïe : « *Ne vous souvenez plus*, dit ce prophète, *ne vous souvenez plus des événements passés, et ne considérez plus les choses d'autrefois ! Voici que je vais faire des choses nouvelles, qui sont près d'éclore ; et vous les re-*

pp. 119 sq.) Et Cyprien est ici le témoin précieux d'une tradition inestimable mentionnée par S. Augustin : *C. Faustum*, XII, 24.

Or, cet acte du Seigneur buvant le premier au « *calice de son sang répandu pour nous* » et communiant après lui ses disciples signifiait que, grâce à la même et parfaitement identique participation au même repas sacrifical, nous étions, suivant l'expression si profondément réaliste de S. Paul, « *greffés sur Lui par la ressemblance de sa mort* » (Rom., VI, 5); réunis *en son sang*, par Lui et en Lui, en une même famille divine, en un même corps mystique.

Et ce qu'il signifiait ainsi par son geste, le Christ en même temps l'opérait. Il nous incorporait tous à Lui au moment où il incorporait à Lui ses Apôtres; car son sang que de ses propres mains il offrait à son Père, était offert et pour eux et pour tous : « *Car ceci est mon sang,... lequel est versé pour vous,... répandu pour la multitude en rémission des péchés* » (*Matth.*, XXVI, 28; *Marc*, XIV, 24; *Luc*, XXII, 20). Et non seulement « *en rémission des péchés* »; mais parce que Jésus avait dit précédemment : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* » (*Jo.*, VI, 56), Il ne se contentait pas de détruire en nous le péché tant originel qu'actuel, mais il nous rendait, en toute vérité, participants de sa vie divine, de sa Passion et de sa mort, de sa Résurrection, et de l'Ascension de son humanité dans l'immortalité. Réalisant ainsi sa double promesse : *Celui qui me mange vivra par moi... Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour... Celui qui mange de ce pain vivra éternellement* » (*Ibid.*, 58, 54, 59).

— Par suite la doctrine de saint Cyprien est magnifiquement claire. C'est à l'autel de la Cène où le Christ offrait pour nous sa Passion et sa mort, c'est par sa communion à son propre sacrifice que (d'une manière générale, qui trouve pour chaque chrétien son application concrète au moment du Baptême) nous avons tous été incorporés à Lui, unis à Lui, réunis en Lui par le lien vital de sa chair vivante immolée, de son sang répandu pour notre salut : sang qui coulait en même temps dans ses veines et, rédempteur, dans le calice de sa Passion déjà en cours, et où tous ses disciples et « tous les croyants » communiaient avec Lui à une même vie qui n'était autre que la sienne propre.

connaîtrez. Je mettrai un chemin dans le désert, des fleuves dans la terre aride pour abreuver mon peuple élu, le peuple que j'ai formé pour moi pour qu'il publie ma puissance (1). » Dans ce passage, Dieu a prédit par le prophète que, dans l'avenir, il coulerait des fleuves en abondance parmi les nations, en des lieux qui auraient été sans eau auparavant; et qu'ils abreuveraient le peuple élu de Dieu, c'est-à-dire ceux qui, par la régénération du Baptême, seraient devenus enfants de Dieu.

Il est encore prédit et révélé que les Juifs, s'ils avaient soif et recherchaient le Christ, devraient se désaltérer chez nous, c'est-à-dire recevoir le Baptême : « *S'ils viennent à avoir soif,* dit Isaïe, *il les amènera par les déserts, il fera couler pour eux l'eau du rocher; la pierre sera fendue, et l'eau coulera, et mon peuple boira* (2). » Prophétie qui s'est trouvée réalisée dans l'Évangile au moment où « le Christ qui est le rocher (3) » fut, durant sa Passion, percé du coup de lance. Et Jésus lui-même, rappelant ce qui avait été annoncé à l'avance par le prophète, s'écrie et dit : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive. Celui qui croit en moi, de son sein, comme dit l'Écriture, couleront des fleuves d'eau vive* (4). » Et pour qu'il pût être encore plus clairement établi que le Seigneur ne parle pas ici du calice mais du Baptême, l'Écriture a pris soin d'ajouter ces mots : « *Or il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui* (5). » L'Esprit-Saint, en effet, est reçu par le Baptême ; et c'est ainsi que ceux qui ont été baptisés, et ont reçu le Saint-Esprit, parviennent à boire le calice du Seigneur.

Et que nul ne s'étonne de ce qu'en parlant du Baptême la divine Écriture dit que nous avons soif et que nous

(1) *Is.*, XLIII, 18 sq.
(2) *Is.*, LXVIII, 21.
(3) *I Corinth.*, X, 4.
(4) *Joa.*, VII, 37-39.
(5) *Ibid.*, 39.

buvons, puisque le Seigneur lui-même déclare dans l'Évangile : « *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice* (1). » Car l'on saisit plus avidement et en plus grande abondance ce qu'on désire vivement et ardemment recevoir. Et c'est ainsi qu'en un autre passage le Seigneur dit à la Samaritaine : « *Quiconque boira de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif* (2). » Parole qui doit s'entendre du Baptême de l'eau du salut qui, effectivement, est reçu une seule fois et ne se renouvelle pas : tandis que le calice du Seigneur est, dans l'Église, sans cesse ardemment désiré et bu sans trêve.

9. — Inutile, Frère très cher, d'apporter de nombreuses preuves pour démontrer que par le terme d'eau c'est toujours du Baptême qu'il est question, et que nous devons l'entendre ainsi ; puisque le Seigneur venant en ce monde a fait connaître la vérité du Baptême et du Calice, et a prescrit que cette eau de la foi, cette eau de la vie éternelle, fût donnée aux croyants dans le Baptême ; et qu'il a enseigné, d'autre part, par l'exemple de son magistère, à préparer le calice en y mêlant le vin et l'eau.

Car la veille de sa Passion, prenant la coupe, il la bénit et la donna à ses disciples, disant : « *Buvez-en tous : car ceci est le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour la multitude en rémission des péchés. Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le royaume de mon Père* (3). » Nous trouvons dans ce texte que le calice que le Seigneur offrit était mêlé, et que ce qu'il appela son sang avait été du vin (4). D'où il appert

(1) *Matth.*, v, 6.
(2) *Joa.*, iv, 13.
(3) *Matth.*, xxvi, 28-29.
(4) On sait que le mot de *transsubstantiation* fut employé pour la première fois, vers 1100, par Hildebert de Lavardin.

Mais les expressions dont use Cyprien ne laissent place à aucun doute. Après plus de seize cents ans, notre foi et ses motifs demeu-

qu'on n'offre pas le sang du Christ s'il n'y a point de vin dans le calice ; et que ce n'est pas célébrer par une consécration légitime le sacrifice du Seigneur si notre oblation et notre sacrifice ne répondent pas à sa Passion (1). D'autre part, comment boirons-nous avec le Christ, dans le royaume de son Père, le vin nouveau du fruit de la vigne, si ce n'est pas du vin que nous offrons dans le sacrifice de Dieu le Père et du Christ ; si nous ne mêlons pas le calice du Seigneur suivant la tradition léguée par le Seigneur ?

(*A suivre.*)

Traduction et notes de M. l'abbé Boutet.

BILLET D'APOSTOLUS

Présence

Chaque chrétien a sa part de responsabilité dans le monde, et sans doute un mystérieux équilibre ne peut se réaliser dans notre humanité qu'en vertu d'une présence de tous les chrétiens au devoir total qui leur incombe à chaque heure. Nos pensées, nos intentions, nos actes, notre influence personnelle, intéressent, pour une part imperceptible mais réelle, la vie entière du Corps mystique : si nous est demandée, à un moment de la vie de l'Église, l'unanimité de nos pensées, de nos sentiments, de nos prières, de nos paroles et de nos actes, pour déterminer dans le monde un courant de vie spirituelle capable de sauver ou de procurer un grand bien, notre présence ou notre absence à cet appel peuvent avoir des conséquences incalculables. C'est ce sens de la vie universelle, vraiment catholique, de chaque âme en l'Église, qu'il nous faut porter à son acuité suprême si nous voulons réaliser, en plénitude, notre perfection spirituelle.

Ce sens nous fait, hélas! terriblement défaut! Nous vivons en général dans le cercle étroit de nos vues, de

nos soucis purement personnels; nous n'entendons pas la grande voix de l'Église; nous y répondons mal, mollement, ou pire encore, nous lui opposons nos idées et nous taxons d'exagérés, de dangereux même, les chrétiens qui vibrent selon le cœur de leur Mère! N'y a-t-il là qu'une défaillance vénielle de notre vie spirituelle? Cette atonie généralisée des masses dites chrétiennes n'est-elle pas au contraire le signe certain d'une décadence profonde? Nous n'avons plus le sens de la catholicité.

Il faut donc que les âmes soucieuses de solide perfection soient aussi les premières à entendre l'Église, à répondre à sa voix, à réagir personnellement dans le sens de sa vie actuelle totale. Un appel émouvant pour la paix a récemment retenti sur le siège de Pierre. Ceci intéresse au premier chef *notre vie intérieure* : il y va de la pureté même de notre religion personnelle.

C'est d'abord une question d'amour, d'intention, de désir. Nous devons aimer, désirer la paix, parce que la paix est un bien en soi, une valeur absolue, un état voulu de Dieu parmi les hommes. La paix *peut* se corrompre parmi nous, par notre faute : elle peut devenir ainsi source de maux; mais cette corruption tient à la défaillance historique des sociétés, non à l'essence des choses; d'elle-même la paix est bonne, source de biens. Nous pouvons, nous devons à toute heure, en tous lieux, nous faire les apôtres, les artisans de la paix : nous sommes ainsi dans le sillage authentique du Christ; nous pensons, sentons, vibrons de la sorte avec le cœur même de l'Église. Nous ne pouvons

en douter, l'Église s'exprime exactement par ces paroles si courageuses de son Chef quand il exalte en nos cœurs l'amour inconditionné de la paix (1) :

Vous Nous souhaitez la joie et la paix du Christ, c'est Notre grand désir. C'est l'objet de Nos prières quotidiennes et de Nos continuelles exhortations au bon Dieu, ce Dieu de la paix qui, dans la splendeur de ses conceptions, ne semble avoir eu dans le cœur et sur les lèvres que la paix : *Pax vobis... pax vobis...*

Partout où il apparaît, il s'annonce avec la paix : *Pax vobis...* Je vous donne ma paix, cette paix qui m'appartient tout particulièrement, cette paix que le monde ne connaît pas, mais qu'heureusement il connaîtra... *Pax vobis.*

Et notez aussi que si c'est la volonté du bon Dieu, c'est aussi la condition préalable à l'acquisition de tous les biens de la vie sociale et de la vie individuelle ; c'est la condition préalable aussi pour le bien des âmes. Rappelez-vous seulement ce que les Missions ont souffert à cause de la guerre : c'est navrant. La seule pensée du bien des âmes, même en dehors des Missions, devrait Nous faire prier pour la paix : même dans les pays non de Mission combien avons-Nous eu de dégâts spirituels en conséquence de la guerre, combien de ravages et de dévastations dans les âmes !

Nous avons donc tous des devoirs positifs envers la paix menacée. Elle doit être l'objet de notre « grand désir ». Ce désir doit porter nos pensées à ce point d'affectivité qui crée les convictions fortes, rayonnantes et agissantes. Beaucoup de chrétiens ont perçu la voix de l'Église, à leur poste, dans l'armée, dans l'État, dans les chancelleries et dans les centres d'influences

(1) Discours aux Infirmières catholiques, *Osservatore Romano*, 29 août 1935.

où la lumineuse pensée d'un esprit juste peut décider de grandes choses : ces chrétiens ont-ils pesé toute leur part de responsabilité? Il me semble que leur silence, leur indifférence, leur sournoise hostilité peut-être, pèsent lourd dans la balance d'iniquité. Et tant d'autres croyants, qui n'ont ni ces charges, ni ces influences, ajoutent pourtant à ce poids : ils font cette opinion moyenne dont on joue si aisément de façon antichrétienne. Vous lisez un journal qui flatte vos préjugés de classes, vos passions politiques, qui minimise, dégrade ou déforme la pensée de l'Église, exalte en vous des sentiments contraires au sens chrétien le plus pur, et vous pensez être indemne en votre vie profonde! C'est tout simplement une *dégradation entière* de notre esprit chrétien qui s'opère ainsi chaque jour. L'on devient ainsi un poids mort dans l'Église, une de ces forces d'inertie, sourdement hostiles, qui entravent l'élan vital dans le Corps mystique du Christ. C'est par l'effet de masse de cette force d'inertie dans une multitude de chrétiens que l'Église apparaît au monde comme une institution vieillie, définitivement dépassée, en marge de l'évolution actuelle de la vie. Nous avons à purifier l'Église de cette accusation.

APOSTOLUS.

Les fondements spirituels du Jocisme

On a lu, dans la presse, le prodigieux succès du Congrès mondial jociste de Bruxelles (1). D'où vient qu'en dix ans un mouvement de jeunesse ouvrière ait pu grandir à ce point? Quel est le secret de sa force, de sa cohésion intime et de son rayonnement? Au Congrès de Bruxelles la *qualité religieuse* de cette jeunesse apparut en plein éclat à la Messe grandiose, à l'immense chœur parlé. Effet d'un enthousiasme de masse? Déploiement spontané d'un frémissement religieux provoqué par un choc psychologique actuel? Non! Effet splendide mais solide d'un travail en profondeur accompli dès le début.

En 1925, Bruxelles accueillait le 1er Congrès jociste : 600 participants y apportaient leurs premières expériences, venaient surtout y proclamer leurs espoirs. Le Chanoine Cardyn exposait le programme général de la J.O.C. naissante et faisait approuver ses statuts.

Dès cette date, la J.O.C. — déjà sûre d'elle-même — fait ses premières conquêtes : en Belgique, les sections s'organisent, groupées bientôt en fédérations régionales, puis en une Fédération Nationale.

On distingue deux périodes dans ce développement du mouvement : 1925-1932, période d'organisation, de mises au point successives; 1932-1933, année de transition, consacrée à fixer définitivement l'organisation et la méthologie du mouvement. Depuis 1933 : avance méthodique, orientation définitive. C'est le programme de cette dernière période,

(1) Le compte-rendu de ce Congrès par le R. P. Rouzet, O. P., annoncé dans la *Lettre aux Aumôniers* comme devant paraître dans *La Vie Spirituelle*, se trouve dans *La Vie Intellectuelle* du 25 septembre dernier.

véritable efflorescence de la J.O.C. belge, qui retiendra particulièrement notre attention (1).

Une doctrine d'action

Remarquons, au préalable, comment il faut entendre, dans la J.O.C., un programme d'étude. Comme tout mouvement d'Action Catholique, la J.O.C. est une organisation de conquête, qui tend aux réalisations immédiates. Son programme est, avant tout, un programme d'action. L'étude que l'on propose aux militants consiste à chercher le but à atteindre et les moyens à employer dans les réalisations collectives. Programme essentiellement pratique. On ne peut le taxer d'utopie, d'inadaptation. Bien au contraire, ses réussites ont une valeur incontestable d'expérience.

Ce programme est-il pour autant purement empirique? Vise-t-il uniquement à satisfaire au plus tôt les besoins les plus urgents, au fur et à mesure de leur manifestation, sans souci d'unité ni de méthode? Nullement.

Toute cette activité est fondée sur un vaste *plan d'ensemble*. On devine la conviction d'un chef qui, dès la première heure, a vu clairement le but à atteindre : il s'agissait de refaire chrétienne la masse ouvrière; il fallait lui rendre « le véritable esprit chrétien », générateur de vie chrétienne, de sainteté, d'apostolat.

Or, quelques années auparavant, le Pape Pie X avait lancé sa péremptoire déclaration : « La source du véritable esprit chrétien est dans la *participation active aux Mystères sacrosaints et à la Prière de l'Église*.

Arriver à ramener la masse ouvrière à cette source véritable du christianisme intégral, en trouvant les adaptations nécessaires..., c'était le salut! N'est-ce pas le rêve qui hantait l'animateur de la J.O.C. naissante, M. le Ch. Cardyn, alors vicaire de paroisse? Il a cru en la parole de Pie X : il a cru à fond!

Il choisissait volontiers, pour les récollections qu'il prêchait à ses premiers militants, l'Abbaye du Mont-César, qui offrait aux jeunes un cadre de vie liturgique intense. Ce

(1) Nous ne pouvons entreprendre ici l'étude de toute l'activité de la J.O.C. Nous nous en tiendrons uniquement à son programme religieux, lequel informe d'ailleurs tous les autres aspects de son activité : individuel, familial, professionnel, social...

n'est pas sans une disposition providentielle que l'origine de l'action religieuse de la J.O.C. se rattache si intimement à l'abbaye du Mont-César, le centre du mouvement liturgique belge. Dans son allocution à la Semaine Liturgique de Louvain en 1933, M. le Chanoine Cardyn se plaisait à rappeler que la J.O.C. est redevable en grande partie à l'Abbaye du Mont-César de l'esprit liturgique qui l'anime. Et les premières expériences dans cette voie furent toutes des réussites : plus on dévoilait aux Jeunes les vraies sources de l'esprit chrétien, plus les résultats étaient riches. En quelques années, fort de la conviction de ses chefs, fort surtout de ses expériences, le mouvement jociste est devenu « une forteresse d'action liturgique ».

Le programme religieux de trois années de travail va nous le montrer éloquemment.

Les campagnes spirituelles de la J.O.C. : la sainte Messe 1931-1932

But : ramener la classe ouvrière à la pratique régulière de la sainte Messe, non par obéissance à un précepte inévitable et gênant, mais par une adhésion spontanée.

Dans les cercles d'études : Exposé des différentes parties de la Messe, surtout des trois parties du sacrifice : Offertoire, Consécration, Communion. Les militants comprennent leur signification, apprennent à s'unir pleinement à l'offrande du Saint Sacrifice, à vivre toute leur vie d'ouvrier sous le rayonnement de l'acte cultuel. Ils voient dans l'offrande de la Messe, le geste posé par la grande communauté chrétienne, dans une fraternité sans égale.

Les réalisations : Les Journées d'études commencent désormais par la *Messe dialoguée* et expliquée, à laquelle tous les assistants participent par la communion. Les Congrès J.O.C. et J.O.C.F. débutent par de solennelles *Grand'Messes*, chantées à plein cœur par tous les assistants, longuement et soigneusement préparés. En 1933, 6000 Jocistes féminines wallonnes et 8000 Jocistes flamandes chantaient à la Collégiale Sainte-Gudule, à Bruxelles, la Grand'Messe de leur Congrès respectif.

Les sections organisent la *représentation quotidienne* à la Messe par un ou plusieurs de leurs membres.

Enfin *le Missel jociste* fait son apparition ; il est répandu immédiatement, par les propagandistes, à plusieurs milliers d'exemplaire ; grâce à sa simplicité, il permet aux Jeunes de bien comprendre et de bien offrir la sainte Messe. *L'agenda liturgique* édité par les services de la J.O.C. renseigne la fête célébrée chaque jour et invite les militants à s'unir d'intention à la messe offerte chaque matin, même s'ils ne peuvent y assister. L'année 1931-1932 a révélé la Messe aux jeunes travailleurs, et en fait le centre de la vie jociste.

Vivre avec l'Église,
par l'année liturgique (1932-1933)

But : Remettre la masse ouvrière en contact avec les grands mystères du Christ, vécus chaque année par l'Église ; en dégager les leçons, en recueillir les fruits de sainteté et d'apostolat.

Dans les cercles d'études : Exposé de la valeur sanctificatrice des grandes périodes de l'année liturgique : Temps de l'Avent, Fête de Noël et mystère de l'Incarnation ; Temps du Carême, Fête de Pâques et mystère de notre Rédemption ; Temps pascal, Fête de Pentecôte et mystère de notre Sanctification. Les militants apprennent à partager les sentiments de l'Église, à s'associer à la grande louange de la communauté catholique.

Deux grandes réalisations : les campagnes de Noël et de Pâques, en vue de la célébration de ces grandes fêtes, par *tous* les Jeunes Travailleurs de la paroisse. Les campagnes sont méthodiquement organisées : les Jeunes Travailleurs sont répérés avec soin, invités tous personnellement à la Messe de communion. Après celle-ci, un déjeuner de fête réunit fraternellement et joyeusement toute la Jeunesse ouvrière ; une assemblée générale (chants, chœurs parlés, etc...) les réunit à nouveau dans le courant de la semaine ; organisation, décoration des locaux, etc..., reposent entièrement sur les militants, guidés d'ailleurs par les indications très précises et très pratiques de la Fédération Nationale. Les résultats de ces campagnes : de très nombreuses conversions ; pour beaucoup de Jeunes Travailleurs l'occasion d'un rapprochement avec la J.O.C., prélude de l'entrée définitive dans le mouvement.

Les réalisations de l'année 1932-33 seront complétées par celles des années suivantes. M. Cardyn ne dissimule pas ses ambitions ! La campagne pascale, par exemple, restaurera progressivement : le Carême, la grande Purification annuelle de l'Église, avec son jeûne et son esprit de recueillement — la Procession des Rameaux, avec participation officielle des Jocistes aux cérémonies paroissiales de ce jour — la minute de silence dans les milieux du travail le Vendredi Saint à 3 heures, la confession pascale du Samedi-Saint —, et surtout la journée triomphale de Pâques, fête de la résurrection du Christ et de notre propre résurrection !

Les militants, en outre, s'initient à suivre, chaque dimanche, le Propre de la Messe, à participer à la Prière de l'Église par l'Office de Complies : en 1933, 85e militantes Jocistes, réunies à Héverlé pour leur Semaine d'études, chantaient les Complies avec un ensemble et un recueillement parfaits.

L'action de la J.O.C. fait espérer — écrit M. Cardyn — un renouveau liturgique, grâce auquel la masse du peuple pourra de nouveau puiser à pleines mains dans les trésors de vie spirituelle qu'offre la Liturgie catholique. Ce sera le moyen le plus puissant de détourner le peuple de la pseudo-liturgie socialiste ou communiste que des fêtes populaires commencent à répandre. Ce sera aussi le moyen de restaurer et de magnifier la vraie communauté catholique, seule capable de réconcilier les peuples et les classes dans la paix du Christ par le Règne du Christ.

La vie sacramentaire (1933-1936)

Le Baptême. — *Dans les cercles d'études :* Exposé concret de la transformation opérée, dans la créature humaine, par la réception du Sacrement de Baptême. Par le Baptême, les hommes ont été surnaturalisés, sont nés à la vie divine, rattachés au Corps Mystique du Christ, devenus citoyens du Royaume de Dieu, participants d'un sacerdoce royal, membres actifs de l'Église militante et de la Communion des saints.

Les cercles d'études font entrevoir la dignité incomparable du Baptisé, la valeur surnaturelle de sa vie : « le travail du Baptisé est un travail divin », répète-t-on à la J.O.C.

Réalisations. a) Déjà précédemment la J.O.C. demandait quotidiennement à ses membres l'offrande à Dieu de toute la journée de travail. L'étude du Baptême a fait mieux comprendre la valeur de la Prière d'offrande :

> Je vous offre toute ma journée, mon travail, mes luttes, mes joies et mes peines. Accordez-moi de penser comme Vous, de travailler avec Vous, de vivre en Vous. Donnez-moi de Vous aimer de tout mon cœur et de Vous servir de toutes mes forces.
>
> Que votre règne arrive à l'usine, à l'atelier, au bureau et dans nos maisons. Que les âmes des ouvriers qui, aujourd'hui, vont se trouver dans le danger, demeurent dans votre grâce. Et que, par la miséricorde de Dieu, les ouvriers morts au champ d'honneur du travail reposent en paix !

Désormais la « Prière jociste » est diffusée partout... On la récite, on l'explique ; on l'affiche dans les locaux de réunion, dans les maisons, dans les chambres des travailleurs.

b) Pour clôturer la période d'étude sur le Baptême, on organise le renouvellement solennel des Promesses baptismales : promesses de sanctification et d'apostolat. Tous les Jeunes Travailleurs, invités pour la circonstance, assistent à la Promesse des Jocistes..., quelle révélation, pour beaucoup d'entre eux !

c) Enfin, on entreprend la recherche méthodique des Travailleurs non-baptisés ; démarches pour obtenir le Baptême ; belles cérémonies de baptêmes d'adultes, qu'on intitule fièrement « baptêmes jocistes ».

La J.O.C. tout entière vit désormais dans la pensée du Baptême. L'on voit tel Jociste l'expliquant à son vieux compagnon socialiste. L'on voit encore, dans une église de Liége, un dimanche soir, une soixantaine de grands jeunes gens, poignes solides, figures burinées, entourant le baptistère. Un prêtre explique les cérémonies du Baptême, leur origine, leur efficacité... Les Jocistes écoutent avides, ils interrogent... « C'est cela le Baptême ? Si on l'avait su plus tôt ! » On pourrait ainsi relever mille traits.

La Pénitence. — *Dans les cercles d'études :* Les militants réaprennent l'estime du sacrement de la réconciliation avec Dieu et avec l'Église ; et la confiance envers le prêtre directeur d'âmes. Ils se préparent à répondre aux objections, aux

moqueries dont le Sacrement de Pénitence est l'objet dans les milieux du travail.

Les réalisations : Pour les Jocistes, l'habitude de la confession régulière, et de la direction spirituelle.

Pour tous les Jeunes Travailleurs : dans la campagne de Pâques, on attire davantage l'attention sur la confession pascale. Et de nouveau les conversions se chiffrent par centaines ; la confession a repris sa place dans la vie des Jocistes et des Travailleurs.

D'ailleurs la campagne sur le Baptême les avait préparés à bien comprendre toute la sacramentalité de l'Église : c'est elle qui détient, pour nous les appliquer selon nos besoins, les grâces rédemptrices. Pour progresser normalement dans la voie de la sanctification, c'est d'elle qu'il faut s'approcher : une confession bien comprise, c'est un acte de foi dans la puissance de l'Église. De plus, pour celui qui apprécie son Baptême — lequel l'a rendu membre du Corps mystique — la Pénitence apparaît comme le moyen providentiel de « purifier l'Église » qui est atteinte et diminuée par les péchés de chacun de ses membres : on se confesse pour que l'Église redevienne plus belle, plus sainte, plus pure ; cet enrichissement de l'Église entraîne un renforcement de la « communion des saints » : les chrétiens, purifiés par le sacrement de pénitence, se retrouvent plus étroitement unis les uns aux autres, dans la charité fraternelle.

Les Jocistes, grâce à leur sens de la vie commune, sont bien préparés à saisir l'aspect social des sacrements et de tout le culte de l'Église. Bientôt nous verrons des assemblées de Jeunes se préparant en commun à la purification des fautes, exprimant ensemble à la Miséricorde divine leur contrition, proclamant ensemble leurs résolutions collectives. Alors la J.O.C. aura restauré la vraie figure de la Pénitence.

Eucharistie. — *Dans les cercles d'études :* On approfondit l'étude, commencée au cours de l'année 1931-32, de l'Eucharistie Sacrifice et Sacrement. Comme Sacrifice, elle se trouve non seulement au centre de la vie religieuse de chacun de nous, mais c'est vers elle encore que convergent tous les sacrements :

— Par le Baptême, le fidèle est définitivement orienté vers sa fin surnaturelle : la glorification de Dieu. Le sacrifice est

l'expression cultuelle du mouvement nécessaire de toute créature vers Dieu, du baptisé vers son Père.

— La Confirmation, complétant l'effet du Baptême, rend plus apte à mener une vie chrétienne parfaite et à la rayonner dans l'apostolat. L'Église verra s'accroître sa beauté et la richesse de son sacrifice.

— La Pénitence réconcilie avec l'Église, et permet donc d'offrir à nouveau son sacrifice et d'y participer pleinement par la Communion.

— L'Extrême-Onction, le sacrement de la Miséricorde de l'Église en faveur de ses membres malades. Elle les confie à Dieu pour qu'Il les soulage et les fortifie, afin qu'ils reprennent vaillamment du service ou entrent dans l'Église triomphante.

— Enfin l'Ordre et le Mariage, dont le rôle social est clair dans l'Église : l'un pour lui fournir ses nouveaux membres, l'autre pour mettre de l'ordre dans son organisation.

Réalisations. — Pour les Jocistes, la Messe occupe de plus en plus le centre de la vie : tout y aboutit, tout en découle. Et ils comprennent la nécessité de l'offrir quotidiennement, autant que possible; les sections, en tous cas, sont représentées chaque jour par plusieurs de leurs membres.

Plus de Congrès régional, fédéral ou national, plus de journée d'étude sans la Messe bien offerte : messe de communion dialoguée et expliquée; ou Grand'Messe solennelle avec participation active de tous aux chants.

La communion, devenue fréquente chez les Jocistes, est pratiquée à chaque grande fête par un grand nombre de Jeunes Travailleurs, amenés au banquet sacré par leurs camarades.

Une dernière initiative de cette campagne eucharistique est la participation officielle des groupes jocistes aux Processions de la Fête-Dieu dans leur paroisse.

Les années 1934-35 continuent l'étude des sacrements, sous l'angle de l'apostolat à exercer dans les milieux ouvriers : Extrême-Onction, Confirmation, Ordre. L'année 1935-1936 aborde l'étude du Mariage, et poursuivra la Restauration de la famille ouvrière chrétienne (1).

(1) L'article suivant en détaille le programme doctrinal.

Depuis dix ans seulement, le drapeau de la J.O.C. flotte dans le ciel de Belgique. Actuellement, il voit se serrer autour de lui 80.000 Jeunes, conquis à la J.O.C., et par la J.O.C., conquis à l'Église. L'étude que nous venons de faire nous a montré à quel point le Jociste vit la vie de l'Église : le Jociste a repris conscience de l'Église; l'Église a repris possession du Jociste.

Opérer la rencontre entre le peuple et l'Église : tel fut, dès la première heure, le grand espoir des Dirigeants de la J.O.C. Pour le réaliser, ils avaient d'une part leur foi profonde dans la puissance sanctificatrice de l'Église; d'autre part, leur connaissance parfaite de l'âme populaire, avec ses besoins, ses dangers, ses capacités propres. Ils ont su — c'est le triomphe de la J.O.C. — trouver les *adaptations* nécessaires : ils ont saisi, dans la liturgie, tout ce qui est essentiel, vital, chargé de grâces; ils ont su *l'exposer*, dans les cercles d'études, d'une façon très concrète, en rapport direct avec la vie quotidienne des Jocistes, le faire *pratiquer* dans de vastes réalisations collectives; le *répandre* même, jusque dans la grande masse des Travailleurs, par leurs campagnes apostoliques. Disons-le sans hésiter, c'est à cette compréhension exacte et réalisatrice de la Liturgie que la J.O.C. doit la profondeur et l'ampleur de ses résultats. Elle a prouvé, par une expérience indiscutable, la valeur sanctificatrice de la Liturgie : telle est la grande leçon qu'elle nous donne.

Souhaitons, avec toute la force de l'intérêt et de l'admiration que nous lui portons, qu'elle soutienne et développe vaillamment son effort et qu'elle arrive, par le moyen si sûr qu'elle a adopté, à sanctifier les Jeunes et à en faire des conquérants invincibles de leurs frères de travail!

E. Moureau.

Les Journées Mariales de Paray-le-Monial

La Société Française d'Études Mariales, dont *La Vie Spirituelle* annonçait, il y a quelques mois, la fondation, a eu ses premières journées d'études à Paray-le-Monial les 4 et 5 septembre. Journées bien humbles et bien simples : discrètement préparées, discrètement réalisées, loin de la publicité et du bruit, mais où l'on sentait la volonté ardente de faire quelque chose pour glorifier la Vierge par la lumière.

Plus d'une initiative a été prise dans la même ligne depuis quelques années. Il n'est que de nommer ces admirables Congrès Marials Nationaux qui, à Chartres, à Lourdes et à Liesse, ont réuni d'immenses foules afin d'étudier telle prérogative ou tel titre de la Mère de Dieu et dégager les leçons morales qui en résultent. On pourrait rappeler, avec les *Cahiers de la Vierge*, d'autres publications et collections, signifiant nettement l'actualité providentielle de la dévotion à Notre-Dame et le besoin qu'ont les âmes de mieux connaître leur Mère, afin de la mieux aimer. La Société Française d'Études Mariales se situe et se distingue en ceci, dans ce mouvement, qu'elle veut y concourir par le labeur scientifique, au plan ingrat mais nécessaire de la technicité, qu'il s'agisse d'histoire ou de théologie. Et puisque le travail en équipe est aujourd'hui indispensable, elle voudrait coordonner l'effort et l'entr'aide dans ce sens.

Les journées de Paray-le-Monial avaient pour but, en dénombrant les bonnes volontés, de faire connaissance et de s'organiser. Elles furent en même temps une réalisation du meilleur augure.

Deux douzaines de Sociétaires — plusieurs ayant dû s'excuser au dernier moment — étaient venus des quatre coins de la France, de Suisse et de Belgique. Sur ce nombre un laïc, quatre ou cinq membres du clergé séculier et des religieux de toutes robes : bénédictins, dominicains, jésuites,

montfortains, rédemptoristes, un capucin, un marianiste, un Père de la Salette, et peut-être quelque autre encore. Le R. P. Monnier-Vinard, S. J., recteur de la Maison « La Colombière », offrait à tous l'hospitalité la plus cordiale. Le moindre charme de ces jours ne fut certes pas l'atmosphère de douce et fraternelle intimité créée par le désir unique de tous : célébrer leur commune Mère!

Les cadres de la Société furent vite établis. Le R. P. Morineau, de la Compagnie de Marie, auquel revient l'honneur de toute l'entreprise, fut, par acclamations, élu président. Il sera assisté par le R. P. Aubron, S. J., professeur de mariologie à l'Institut Catholique de Paris, en qualité de secrétaire, et par M. l'abbé Chanson, professeur au Grand Séminaire d'Arras, comme trésorier. Trois autres membres compléteront le bureau : le Père E. Neubert, marianiste, le Père Cl. Dillenschneider, rédemptoriste, et le Père M.-A. Genevois, dominicain.

Et tout de suite, on travailla.

Je n'analyserai pas ici les rapports ni les discussions qui les suivirent. Ils paraîtront prochainement dans le premier fascicule du « Bulletin » et il sera alors plus aisé d'en rendre compte. Les sujets, distribués cette première fois un peu au hasard des disponibilités, donnent cependant bien une idée des domaines divers où se portera notre activité : Doctrine, Histoire, Spiritualité, Documentation bibliographique.

Pour la doctrine, nous eûmes un magnifique exposé du R. P. Rogatien Bernard sur *La maternité spirituelle de Marie et la pensée de saint Thomas*. En fait d'histoire, le R. P. Genevois présenta *L'œuvre mariale de saint Albert le Grand*. On peut rattacher à la spiritualité le travail du R. P. Morineau sur *La place de Marie dans la Théologie Mystique de saint Bernard*. Les principaux ouvrages parus depuis un an sur les grands mariologues du passé : saint Albert le Grand, Duns Scot, saint Pierre Canisius, Bérulle, saint Alphonse de Liguori, furent enfin rappelés et jugés avec autant de sympathie que de profondeur par le R. P. Lajeunie.

On voit par là le souci d'aller aux sources et de se mettre dès l'abord à l'école des Maîtres et des Saints. Aussi bien la question méthodologique se posa-t-elle rapidement, et l'on y reviendra *ex professo* aux « Journées » de 1936 : deux rapports y étudieront comment concevoir un cours de mariolo-

gie, les deux autres aborderont la question très actuelle du mérite marial.

Mais les rapports et les échanges de vues qu'ils occasionnèrent ne furent pas tout. Les contacts personnels sont des bénéfices primordiaux des Congrès, Semaines ou Journées d'études. Ce fut le cas à Paray : plus qu'ailleurs même, car l'on était peu nombreux, avec un objectif commun très précis et particulièrement cher à tous les cœurs. On causa, on discuta, on s'instruisit et l'on trouva le temps bien court.

Les Journées de Paray-le-Monial sont l'acte de naissance de la Société Française d'Études Mariales. Il serait naïf et bien prétentieux d'en faire des journées historiques. Mais une œuvre qui peut être très belle et très féconde commence là. Puisse-t-elle vivre et se développer. *De Maria numquam satis :* pour la gloire de la Vierge on ne fera jamais assez; mais l'élaboration scientifique de la doctrine mariale est, il faut bien l'avouer, spécialement insuffisante. Dans la mesure de leurs humbles moyens tous les travailleurs groupés en cette première rencontre sont bien résolus à y collaborer activement (1).

fr. M.-A. Genevois, O. P.

(1) Pour tous renseignements sur la Société Française d'Études Mariales, s'adresser au R. P. Morineau, 52, rue Beaunier, Paris-XIV^e^, C. C. Paris, 1832-61. La souscription au « Bulletin » est fixée à 30 fr.

Les Prêtres communautaires à Montmartre

Le précédent numéro de *La Vie Spirituelle* s'ouvrait sur deux rapports lus à la journée communautaire de Montmartre, le 17 juillet dernier. Nous devons aux lecteurs de plus amples informations sur cette journée, à la fois pour situer ces articles dans leur atmosphère propre et pour signaler un des aspects de la vie sacerdotale de notre clergé qui mérite l'attention.

C'est pour la sixième fois que pareille journée annuelle avait lieu. Y étaient invités non seulement les prêtres communautaires, mais encore les séminaristes et les prêtres sympathisants ou désireux de s'informer sur ce mouvement auquel l'autorité ecclésiastique ne ménage ni ses témoignages de sympathie ni ses encouragements. De fait, la lecture de lettres adressées par S. Ém. le Cardinal Pacelli, S. Ém. le Cardinal Verdier, plusieurs Évêques et autres prêtres invités mais retenus par les devoirs de leur charge, montrait assez de quelles hautes sympathies bénéficient les prêtres communautaires. Effectivement, étaient présents les évêques de Versailles, d'Orléans, de Meaux, autour de S. Exc. Mgr Chaptal qui présidait la réunion.

Dans la journée, quatre rapports furent présentés. Le premier par le T. R. P. Brillet sur *la perfection exigée par le ministère des âmes*; le second, par M. le Chanoine Masure sur *la perfection exigée par la célébration de la Messe*. Ces rapports ont paru dans *La Vie Spirituelle* de septembre dernier. Vinrent ensuite, dans le cours de l'après-midi, les communications de M. l'abbé Henri de Gibon sur *les projets et les réalisations communautaires de saint Charles Borromée*, et de M. le chanoine Chalve sur l'*état présent et l'avenir des Communautés sacerdotales*.

Il ne peut entrer dans l'objet de cette note d'analyser dans

le détail chacun de ces rapports (1). Relevons seulement les deux pensées qui se dégageaient avec le plus de relief de ces exposés : le rôle privilégié de la vie commune pour assurer le plein exercice de la vie sacerdotale — et le lien très étroit qui doit unir, au spirituel, le prêtre à son évêque. Pensées particulièrement fécondes et qui éclairent, appuient efficacement l'idéal des prêtres communautaires dont elles sont inséparables.

Mais, on le devine, cette journée ne fut pas seulement remplie par la lecture de rapports. L'intention des organisateurs était aussi de provoquer des échanges d'idées, de mettre en commun des expériences, d'envisager certaines résolutions. Partie du programme qui ne fut pas des moins intéressantes. Les voix de prêtres expérimentés, de théologiens sagaces, celle aussi d'un jeune séminariste se firent alors entendre tour à tour instructives, malicieuses, enjouées. Il n'est pas jusqu'au toast qui ne procura à M. le chanoine Thellier de Poncheville et à S. Exc. Mgr Roland-Gosselin de fournir, en faveur des communautés sacerdotales, le double témoignage d'une connaissance approfondie des âmes sacerdotales et des besoins des diocèses pauvres en prêtres.

Comment, enfin, ne pas profiter de cette réunion pour prier en commun? Les auditeurs avaient les petites heures de leur Bréviaire à réciter — ils le firent tous ensemble. Ils conféraient, en outre, à l'ombre de la Basilique de Montmartre; il était donc normal que la journée s'achevât aux pieds du Sacré-Cœur, en une consécration fervente des prêtres communautaires au Cœur Sacerdotal de Jésus. Ainsi fortifiés de ressources toutes surnaturelles, encouragés, éclairés et soutenus par leurs chefs spirituels, les prêtres communautaires poursuivent leur œuvre si opportune et éminemment bienfaisante. Elle est assez étroitement liée au redressement moral et à la rechristianisation de la France pour que tout catholique s'y trouve intéressé et lui souhaite plein succès.

fr. H. Maréchal, O. P.

(1) On les trouvera *in extenso* dans « *L'ouvrier de la Moisson* » à Miramas (B.-du-Rh.).

LECTURES

La liturgie vivante

Voici trois ouvrages (1) bien différents de ton, mais qui, somme toute, poursuivent le même but : montrer que la liturgie, la messe et l'office, sont choses vivantes, sont source de vie.

Quand M. l'abbé Zundel intitule son ouvrage *Le Poème de la sainte Liturgie*, il ne faut pas croire qu'il s'agisse d'une étude littéraire, de réflexions d'un dilettante, plus ou moins extérieures. La liturgie est présentée comme un poème, mais, ainsi que le dit l'auteur quelque part, comme un « poème vivant » et encore en restituant au mot de poème son sens originel de création. La liturgie réunit en effet les deux sens du mot puisqu'elle est à la fois diction, chant, représentation — et accomplissement, office, action efficace. Dire que la liturgie est poème, et poème total, c'est dire qu'elle est sacrement. C'est en effet « une vision sacramentelle de l'univers » qui, placée au début du livre, en fournit la clé. « La vie nous révèle à nous-même comme une capacité d'infini » (p. 15). En face des réalités matérielles et finies nous tendons toujours à un au-delà. Déjà « l'Art a constamment senti que la matière passait infiniment la matière, et il s'est servi de la matière même pour exprimer ce dépassement » (p. 18). A plus forte raison en est-il ainsi dans notre domaine :

> Tout s'assouplit paisiblement aux exigences rédemptrices de l'Amour crucifié : les gestes s'intériorisent, les paroles deviennent silencieuses, les chants écoutent, les couleurs magnifient les saisons de l'âme, l'encens fait monter sa prière, et toute matière offre les abîmes de son cœur comme reposoir à l'Esprit.

(1) Maurice Zundel, *Le Poème de la sainte Liturgie*, Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice, Suisse. Paris, Desclée de Brouwer. (Un premier essai avait paru sous ce titre, voici quelques années, sans nom d'auteur. Sous le même titre la présente réédition offre en réalité un ouvrage tout nouveau.) M.-H. Lelong, O.P., *La Messe vivante*, éd. « Alsatia », Colmar, 12 fr. Rodolphe Hoornaert, *Le Bréviaire aux mains des laïcs*, les éd. de la Vigne, Bruges.

Gestes immuables, cérémonies réglées, paroles fixées et canoniques ne sont donc qu'une cristallisation de l'Amour vivant : tout cela peut devenir un piège où se prend la superstition, un lit où s'installe la routine; mais à qui voit tout cela d'un œil juste, c'est le fleuve de feu de l'amour, c'est toute la lumière du dogme et de la théologie, c'est toute la fraîche tendresse du Christ et la religion éternellement jeune et aimante de son Église qui ruissellent jusqu'à nous dans ces canaux bien tracés et d'un accès facile. Chaque cérémonie de la messe, depuis l'aspersion jusqu'aux baisers à la pierre d'autel, est ainsi comme un comprimé — mais un comprimé actif et assimilable — de doctrine et de spiritualité. C'est ce que M. l'abbé Zundel a voulu nous révéler. Et il y réussit. Son livre, comme la liturgie elle-même, est gonflé de pensées profondes, d'intuitions délicates, exprimées en un style parfois un peu scintillant et tendu, mais toujours beau. On ne peut résumer un tel livre : une fois qu'on en a dit l'inspiration générale, il vaut par la richesse et la pénétration des détails, par la parfaite justesse spéculative avec laquelle, d'une cérémonie, d'une prière particulières, on remonte à la tendance humaine profonde, ou à la vérité dogmatique dont elle est l'épanouissement. Voici, par exemple, à propos de la Collecte, quelques-unes des réflexions de l'auteur sur la prière; on en aimera la concise profondeur :

La prière est la respiration de l'âme, le « Fiat » de la créature en réponse au « Fiat » du Créateur, dans le mystérieux échange qui nous fait les collaborateurs de Dieu... Dieu n'a pas besoin d'être invoqué en faveur de notre bonheur, car Il ne cesse point de le vouloir. C'est nous qui y mettons obstacle, et qui tenons en échec Son amour... Dieu exauce toujours l'homme, Dieu est l'éternel exaucement, c'est l'homme qui, trop souvent, refuse d'exaucer Dieu. Et la prière justement est l'exaucement de l'attente éternelle de l'Amour, qui se propose dans le respect infini de notre liberté. Il n'y a dès lors plus besoin de se demander si toute prière est exaucée. Elle est exaucée dès qu'elle est vraiment une prière et dans la mesure où elle l'est, puisqu'elle est l'ouverture sans cesse grandissante de l'âme à l'invasion mystérieuse de la divine Présence... (pp. 85-86).

Cet extrait, pris au hasard, fait juger de la manière solidement réaliste d'un tel livre : expliquer et vivifier les signes en ramenant au jour leurs signifiances les plus pro-

fondes, les plus implicites, les plus vraies. Je ne crois pas qu'aucun prêtre puisse le lire sans que toute la carapace de routine dont la célébration de la messe s'est enveloppée pour lui soit décapée et sans que la divine liturgie lui réapparaisse plus neuve et plus vivante encore que lorsqu'il monta pour la première fois à cet autel qui doit intarissablement « réjouir sa jeunesse ».

*
* *

Le R. P. Lelong nous offre un recueil d'évocations radiophoniques (qui s'ouvre sur une préface pleine de remarques précieuses aux artisans de ce nouveau mode d'expression). La messe est rendue *vivante* ici, non par l'analyse en profondeur de ses éléments, mais par l'évocation poétique de ses adaptations infiniment variées à diverses circonstances de la vie du chrétien. Un art délicat sans mièvrerie, poétique sans littérature, nous présente ainsi la messe des enfants, la messe des vieillards, la messe conventuelle, la première messe, etc., la messe à la fois une et souple, immuable et riche comme la vie chrétienne dont elle est le foyer.

*
* *

Le livre de M. l'abbé Hoornaert présente le bréviaire aux laïcs, — et tout aussi bien aux prêtres : s'il n'a pas besoin de les persuader de dire cette prière à laquelle ils sont tenus, il leur en rappellera le prix. Avec une argumentation un peu lourde et matérielle, mais à laquelle on ne peut échapper, il montre que le bréviaire est une *somme* de la prière, vocale et mentale, de la doctrine et de la sainteté chrétienne ; non pas un formulaire figé, mais un trésor de *vie*.

fr. A.-M. Roguet, O. P.

L'Eucharistie et les masses humaines

Nous avons en ce temps, avec des causes de tristesse, de vrais signes de joie. Contrastes étonnants ! Les masses se lèvent en nombre inouï pour suivre leurs meneurs politiques, souvent hors de l'Église ; elles se lèvent aussi en nombre égal

pour s'unir à l'Hostie. Un départ, une séparation, un regroupement, s'accomplissent dans notre Occident, sous le signe de l'homme, sous le signe de Dieu : et le signe de Dieu, comme la Croix, c'est l'Hostie. Nos congrès eucharistiques ont de la sorte une signification très profonde : mobilisations véritables des forces catholiques, ils donnent au peuple chrétien conscience de son nombre, de son universalité, de sa force; conscience surtout de son unité, puisque l'Eucharistie opère, par la vertu du vrai corps du Seigneur, l'assemblement de son corps mystique. Le Congrès d'Angers fut une de ces manifestations grandioses.

Qui n'a ressenti là cette force merveilleuse d'union, qui vous prend au cœur et vous fond dans un unique et immense élan de foi, quand tout un peuple acclame son Sauveur : *Lauda, Sion, Salvatorem, lauda ducem et pastorem*?... Tout, dans ce grand congrès, convergea vers cette unité de l'Unique Hostie : l'enseignement, les signes, les symboles, les sentiments et les actes, les rites grandioses qui exaltaient le Sacrement du Seigneur; tout nous dit que le Chef est là et qu'il nous attire à Lui : que nous sommes ses membres. Quand on a vu ces choses trop grandes, comment les retenir, les revoir? Comment renouveler en soi la vision et l'émotion de ces assises de la foi, s'y retremper et en vivre?

Le Comité local du Congrès d'Angers a voulu répondre à ce besoin. Il a récemment publié, sous l'experte direction de Mgr Costes, un compte-rendu complet, remarquablement illustré, sur beau papier couché, de notre neuvième Congrès Eucharistique national (1). Mieux qu'une page d'histoire religieuse, ce livre est une apologie « aussi vivante que moderne » de notre religion. On y trouve, agréablement présentée une riche substance. — La doctrine des rapports et des discours y est évoquée dans son cadre de fête et dans son atmosphère de foi collective, dans son climat spirituel unique : « l'action bienfaisante du mystère eucharistique » y transparaît dans cette force prodigieuse qui fait de tant d'hommes épars l'assemblée, l' « *ecclesia* », l'Église du Christ. Beau souvenir, précieux document de doctrine.

E. L.

(1) Un beau volume, in-4°, 472 pp. Angers, Éditions de l'Ouest.

Recueillement (1)

« Nous sommes pensée. La pensée nous mène. Le secret de notre destinée est donc là : régler nos pensées, donner force en nous à des représentations qui répondent à notre nature véritable et à notre fin, identifier notre âme avec ce qu'il y a en elle de meilleur et en exclure ce qui l'abaisse. » Et, pour cela, il faut fermer les yeux, *se recueillir* : « On ne prend conscience des choses qu'en les étreignant au-dedans. » « La plupart des hommes n'y songent point; c'est pourquoi si peu vivent... on est charrié par le courant. Et l'on ne songe pas qu'une vie personnelle doit venir de la personne... »

C'est ainsi que le R. P. Sertillanges nous introduit au cœur de son dessein d'ami : nous faire réfléchir avec lui. « Que je baisse les paupières un moment et que je regarde au-dedans, aidé de mon expérience et de celle de mon Christ témoin de l'autre sphère, et tout s'éclairera. » Non pas sans un beau labeur de raison : « Le changement est la loi de notre être. Il y a lieu constamment de nous ressaisir, de nous rassembler, de réfléchir pour continuer à penser, de nous résoudre à nouveau pour continuer à vouloir, de reprendre contact au-dedans avec ce que nous aimons pour continuer à aimer. Et l'essentiel, parce que c'est là que tout commence, que tout se confirme ou que tout se perd, c'est toujours de voir. C'est pourquoi il faut fermer les yeux. »

Que verrons-nous donc, guidés par ces brèves et fortes méditations — de deux pages au plus — ? Pas à pas, toute la profondeur de notre destinée d'hommes, d'appelés de Dieu, de membres du Christ, voués à la mort, mais ouvrant sur la vie, l'éternelle vie.

Faut-il redire le bonheur et l'éclat du verbe, l'éloquence naturelle de quelqu'un qui voit grand et haut ? dire aussi la densité d'une pensée, qui atteint ici à une belle puissance de

(1) A.-D. Sertillanges, *Recueillement*, Dix minutes de culture spirituelle par jour; 1 vol. aux Éditions Montaigne.

vision ? Disons surtout que le P. Sertillanges nous livre là une vision de sagesse, grave et forte, comme il sied à celui qui sait regarder la mort : « Oh ! si nous vivions de la vie du Christ, comme il nous serait facile, et doux, de vivre aussi sa mort ! Il y a un moyen bien simple de ne plus redouter le trépas : c'est de nous attacher à Celui qui l'a vaincu et nous en délivre. »

fr. H. DONDAINE, O. P.

Exercices de la vie chrétienne (1)

Il existe de nombreux recueils de cantiques, des manuels du chrétien de toutes catégories, des paroissiens fort bien faits, des catéchismes qui sont d'excellentes initiations à la vie spirituelle ; M. l'abbé Renaud, curé de Saint-Louis-en-l'Ile, nous offre aujourd'hui un petit livre qui est comme une synthèse de ces différents genres d'ouvrages. Mettant à profit toute son expérience de premier aumônier du Collège Stanislas, il a su harmonieusement rassembler et organiser les prières traditionnelles de la journée chrétienne, les chants et cantiques usuels dans nos paroisses, le rituel de la communion solennelle, les Oraisons, Épîtres et Évangiles des Dimanches ; mais il a voulu que cet ouvrage fût encore « un manuel d'éducation chrétienne et de formation spirituelle » : d'où d'excellentes notes sur le vrai sens de la vie chrétienne. Aussi ce livre, attachant parce que profond, mérite-t-il d'être, particulièrement pour nos jeunes, le guide de leur initiation chrétienne.

V. GRÉGOIRE, O. P.

(1) Par M. l'abbé F. RENAUD, curé de Saint-Louis-en-l'Ile.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).